

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 6 novembre 1925

Sommaire :

Ut sint unum!

Pour l'Union des Eglises

Discours de clôture

Nos frères séparés et leur capacité à l'égard
du fruit de la Messe

La Russie, centre de l'Orthodoxie

La philosophie latente et l'Orthodoxie

La Russie et les rites

Cardinal Mercier

S. Exc. Mgr Szeptycky

R. P. de la Taille S. J.

R. P. Maniglier

R. P. Tyskievicz S. J.

R. P. Maniglier

♦ *L'Europe et le Monde se déchristianisent. Tout ce qui est resté chrétien doit donc s'unir pour éviter la catastrophe finale, le règne victorieux du matérialisme, la soumission de l'esprit à la matière.*

Individus et peuples se paganisent. Les institutions publiques perdent un peu plus chaque jour l'empreinte chrétienne dont vingt siècles de christianisme les avaient marquées. L'atmosphère se fait de moins en moins favorable à la Vérité apportée au monde par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Si tous ceux qui croient au Christ ne s'appliquent à détruire ce qui les sépare et n'unissent leurs efforts pour opposer au flot barbare la seule digue efficace,

la civilisation moderne, fille de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sombrera dans le sang et dans la boue.

La Paix, cette tranquillité de l'Ordre, postule que chaque chose soit remise à sa place. Si les nations et les peuples continuent leur course à l'apostasie totale, si les autels au Veau d'Or se multiplient toujours et si son culte s'étend, ce désordre essentiel ne pourra pas ne pas conduire à de nouveaux carnages...

Et voilà pourquoi travailler à grouper tous les fidèles du Christ, à ramener au bercail les brebis égarées, à réunir à Rome les Eglises dissidentes est une œuvre essentielle et urgente.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

GRANDE MAISON de BLANC

MARCHÉ - AUX - POULETS

LUNDI 9 et Jours suivants

BRUXELLES

BONNETERIE, COUVERTURES LAINAGES

Gants dames, jersey
pure laine, à
tirettes, outes nuances **7⁹⁰**

Pieds-de-Bas pour
resse-
melage, laine noire **3⁹⁵**
La paire
En co. on noir extra
La paire **1.45**

Liseuse laine
neigeuse **17⁵⁰**
haute nouveauté
Même genre point à
l'aiguille **49**

Couverture b^{11e} laine, rayures
roses ou **59**
bleues, bordée soie.
210 x 160
Qualité extra, 245 x 220 **130**

Gants hommes,
chrom extra,
entièrement fourrés **26⁵⁰**

Chaussinettes laine
natu-
relle p^r mettre sur bas
ou chaussettes. La paire **0⁹⁵**

Chemise américaine
forme opéra ou épaulières,
laine fine côte **16**

Couverture blanche p^{re} laine
extra forte, filets
bleus, 200 x **79** 225 x **99**
bord. soie. 150 175
240 x **119** 240 x **139**
190 220

Couverture pure laine double
face, qualité fine,
bordée soie tout le tour.
230 x **135** 250 x **225**
180 225

Chaussettes laine chinée
pour hommes,
maille très **7⁵⁰**
for e maille **5⁷⁵**
fine

Exclusif Nos dernières créat.
en costumes tricot
laine main **59, 49 et 39**
pour garçon

Laine à tricoter,
nuances unies **6⁹⁰**
ou chinées.
La torche de 100 gr

Nouveauté - Couverture
pure laine, écossais rose et havane
ou bleu et havane, bordée soie
220 x **145** 240 x **185**
170 200

Culotte-Jersey mercerisé
blanc pour dames. **12⁵⁰**
qual. extr. volant plissé

Velours de laine givré,
haute
nouveauté de la saison
pour manteaux **29**
Larg. 140. le M.

Laine mérinos 6 fils
nuances mode
qualité extra. **4²⁵**
La pelote de 50 gr

Couvre-lit satin simili toutes
nuances, intérieur
Kapock extra
220 x **150** 220 x **175** 220 x **195**
150 190 240

Bas laine chinée pour
dames nouveauté
de la saison **8⁹⁰**

Molleton des Pyrénées
réversible, très chaud rayures
nouy. p^r déshab **7⁹⁰**
et pijamas **6⁹⁰**
Larg. 80. le M.

Pantouffles poil de
chameau,
semelle feutre et cuir **7⁹⁰**
Du 35 au 42

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME
 CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
 68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX
 BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
 VILVORDE, Rue de Louvain

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **ORÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
 En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
 En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois : 5.20 %
 2° Après le quatrième mois : 5.15 %
 3° Après le troisième mois : 5.10 %
 4° Après le deuxième mois : 5.05 %
 5° Après un mois : 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

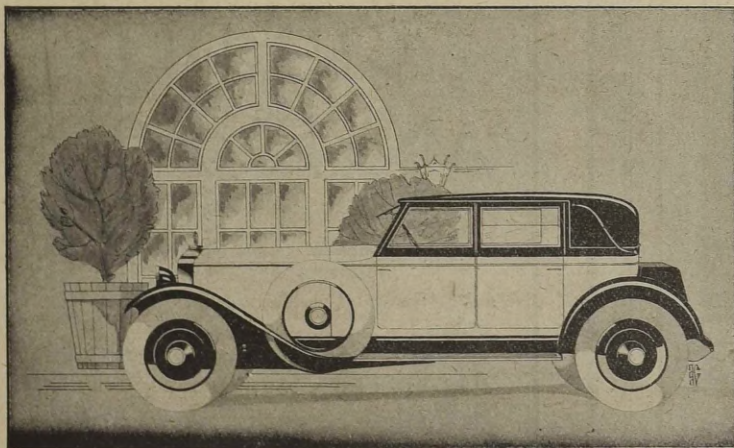
Billet valable pendant deux ans

Billets de chemin de fer pour tous pays
 Billets de navigation aux tarifs officiels
 Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
 et étudiées par notre département :*
 VOYAGES A FORFAIT

Renseignements et programmes types fournis gratuitement sur demande

LE GLOBE avenue Louise, 3
 BRUXELLES



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS

BATTAGE — NETTOYAGE — TEINTURE — DÉSINFECTIION

J^N & J^H TOBY FRÈRES

DIRECTION ET USINE : TÉLÉPHONE : 324.96
 2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK-BRUXELLES

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

"SWAN"

**CRÉDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 14,000,000

SIÈGE :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGE :

à LUXEMBOURG

à PARIS

20, rue de la Paix

55, Boulevard Royal

FILIALES :

BANQUE - CHANGE - BOURSE

Pour l'Union des Eglises (*)

Un souffle d'apostolat traverse l'Eglise.

Le Saint Pape Pie X trouvait la société somnolente : trop de chrétiens et de prêtres regardaient d'un œil indifférent les foules qui se laissent entraîner aux jouissances matérielles et au culte d'idoles passagères. D'un mot, il remit en vigueur la substance de l'Evangile en adoptant pour devise et pour programme de son Pontificat la parole de saint Paul : « Tout ramener au Christ », « *Omnia instaurare in Christo* ».

Et le Christ vit, au milieu de nous, disait le Pape, mais beaucoup ne Le connaissent pas ou ne Le connaissent plus : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* (1). » Allez donc à la table eucharistique, nourrissez-vous du Corps de Notre Seigneur, buvez Son Sang ; c'est le moyen de vous établir dans le Christ et que le Christ s'établisse en vous. « *Qui manducavit meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo* » (2).

Pie X sonna ainsi le réveil de la vitalité profonde des énergies catholiques. Car, comment aimer Dieu sans vouloir le faire aimer ? Comment absorber le Sang de la Rédemption sans vouloir qu'Il se répande sur le Monde ? Comment posséder en soi le Christ, goûter en Lui, la paix de l'âme, sans vouloir que nos frères, tous nos frères soient associés à notre bonheur ?

Ainsi, lentement, la Providence disposait la société chrétienne à un renouveau d'apostolat. Les vocations pour les missions se multipliaient ; congrégations d'hommes et congrégations de femmes rivalisèrent de zèle pour porter l'Evangile et la charité du Christ à toutes les nations qui ont jusqu'à présent échappé à l'influence civilisatrice du christianisme ou qui, dans une heure d'égarément, ont méconnu la beauté de leurs origines.

Benoît XV jeta alors le cri d'alarme : après dix-neuf siècles de christianisme, il reste un milliard d'infidèles à convertir : A l'assaut du monde païen ! Au secours de nos frères ! Son programme il l'a tracé dans cette invocation insérée dans les litanies de tous les Saints : « Seigneur, nous Vous en supplions, daignez ramener dans le giron de l'Eglise tous ceux qui s'en sont éloignés et faites luire aux yeux de tous les infidèles la lumière de l'Evangile », « *Ut omnes errantes ad unitatem Ecclesiae revocare et infideles universos ad Evangelium lumen perducere digneris : Te rogamus, audi nos.* »

Et voici que notre saint Père le Pape Pie XI proclame que l'œuvre par excellence de son Pontificat doit être l'union à l'Eglise de Rome de nos frères chrétiens qui s'en sont séparés. Parmi les intentions dictées à la catholicité pour l'Année sainte, il a mis, en les soulignant, ses augustes espérances de voir revenir au bercail ceux qui visiblement n'y appartiennent plus.

Lors du troisième centenaire du martyre de Saint-Josaphat, il adressa au monde, aux dissidents et à tous les fidèles, un pressant appel à l'unité : *Ad unitatem tum dissidentium impense cohortamur, tum christifideles universos contendere cupimus ut pro viribus suam quisque Nobis operam studiumque navent* (3).

Dans son Allocution Consistoriale du 24 mars 1924, où, de façon si discrète mais ferme, il daigne encourager nos chères « Conversations de Malines », le Saint-Père ne peut contenir « Sa joie au spectacle de cette multitude d'âmes qui, des régions de l'hérésie et du schisme où elles se sont égarées et demeurent dispersées, pressées par l'attrait du bercail du divin Maître, avides de vérité

» et de charité, assoiffées d'unité et de paix, lèvent les yeux vers » le Pontife de Rome et le Saint-Siège Apostolique.

» Est-il bien nécessaire de dire ici, ajoute Sa Sainteté, combien » ardemment Nous voudrions les serrer dans Nos bras ? Oh oui, » qu'ils prêtent l'oreille à l'invitation, qu'avec le Suprême et unique » Pasteur, Nous leur redisons : « Venez à Moi tous », « Venite ad me omnes » ; qu'ils s'empressent de faire un pas avec confiance » vers Nous, et aussitôt Nous prononcerons pour eux ces autres » paroles paternelles du Maître : « Tout ce qui est à Moi est à vous », » *Omnia mea tua sunt* ».

» Et à ce sujet, Nous adressons l'expression de Notre plus vive » reconnaissance à tous les catholiques qui, sous l'impulsion de la » grâce divine se tournent vers leurs frères dissidents et s'appliquent » à leur frayer la voie du retour à l'intégrité de la foi, en dissipant » leurs préjugés, en leur exposant dans son entièreté la doctrine » catholique et, surtout, en leur donnant un exemple vivant de la » caractéristique des disciples du Christ, la Charité » (4).

Est praeterea ingens eorum numerus, qui veritatis caritatisque cupidi, unitatem pacemque sipientes, ab haeresi et schismate in Nos et hanc Apostolicam Sedem suspiciunt, quasi sparsae dissipataeque oves, quae domini oculis desiderio teneantur. Vix attinet dicere, quam vehementer eos amplexari aveamus; quodsi iteratae per Nos summi uniusque Pastoris invitationi: Venite ad me omnes, prope-rando ad Nos accessu respondeant, iam paternis eos allocuturi sumus verbis: Omnia mea, tua sunt. In quo catholicis omnibus gratiam habebimus maximam, quotquot dissidentibus a se fratribus, divina gratia instincti, ad germanae adeptionem fidei viam munire contenderint, praedudicatas convellendo opiniones, integram tradendo catholicam doctrinam, eamque discipulorum Christi notam, quae caritas est, in se potissimum exhibendo.

Au Consistoire suivant, à la date du 18 décembre 1924, le Souverain Pontife arrête plus spécialement Sa pensée sur les Eglises d'Orient et la précise en ces termes :

« Du côté des Orientaux, dit-il, et du côté des Catholiques d'Occident, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle ; il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques qui embrassent l'œuvre de réconciliation. « Celle-ci, dit le Saint-Père, ne peut être » tentée avec un espoir fondé de succès, qu'à une triple condition : » Chez nous, il faut que l'on se défasse, des erreurs courantes, » accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des » institutions des Eglises d'Orient ; il faut que les Orientaux, de » leur côté, s'appliquent à considérer plus à fond l'identité de foi » de leurs Pères avec celle des Pères latins ; il faut, enfin, que, de » part et d'autre, des échanges de pensées aient lieu dans un esprit » de charité fraternelle. » *Liquet tentari rem, cum aliqua boni exitus spe, non posse, nisi deposita hinc eâ, quam saeculorum decursu combiberat vulgus de Orientis Ecclesiarum doctrinis institutisque, vanitate opinionum, explorataque illinc interiorum Patrum suorum cum latinis in unam eandemque fidem concensione; haberi praeterea ulno citroque in spiritu fraternae caritatis disceptationes oper-tere* » (5).

A l'occasion du centenaire du Concile de Nicée, le Saint-Père, dans une lettre au Cardinal Tacci, en date du 4 avril 1925, renouvelle son exhortation et invite les hommes spécialement au courant

(*) Trop heureux de pouvoir déferer à un désir de S. Em. le Cardinal Mercier, nous reproduisons dans ce numéro spécial le texte, corrigé par Son Eminence, du discours qu'Elle pronouça à la Semaine pour l'Union des Eglises.

(1) Joan, I, 26.

(2) Joan, VI, 57.

(3) Enc. Ecclesiam Dei, déc. 1923, Act. Ap. Vol. XV, n. 12.

(4) *Sacrum Consistorium: Allocutio SSMi Domini Nostri Pie PP. XI, habita die, 24 Martii 1924, Act. Ap. Vol. XVI, Num. 4, p. 123.*

Le Cardinal Secrétaire d'Etat a daigné nous écrire que, dans la pensée auguste du Souverain Pontife, ces dernières paroles visaient les « Conversations de Malines ».

(5) Alloc. Cons. 18/XII/1924.

de l'histoire et de la liturgie des églises orientales à éclairer par leurs publications et par des conférences l'opinion publique.

Dans les Séminaires latins, on accorde désormais une place à la doctrine des Orientaux et aux diverses sciences sacrées qui s'y rattachent.

Afin de donner aussitôt une portée pratique à l'orientation de sa pensée, l'Auguste Pontife, se souvenant que la vie monastique, si fort en honneur aujourd'hui encore dans les Eglises Orientales, nous est venue de l'Orient, a tourné ses regards vers les fils de Saint-Benoît, Patriarche des Moines d'Occident, et a confié au Primat des Bénédictins, le Révérendissime Abbé Fidèle de Stotzingen la réalisation d'un magnifique programme d'action pour le rétablissement de l'unité de tous les chrétiens dans une même Eglise catholique; « *ut fiat unum ovile et unus pastor* », afin que tous forment un troupeau unique sous la conduite suprême d'un même pasteur ».

Et le Révérendissime Abbé de Stotzingen, qui se connaît en hommes et qui a vu de près à l'œuvre pendant plusieurs années, au Collège Saint-Anselme à Rome, l'initiateur, l'organisateur, aux idées lucides, au cœur généreux, à l'âme apostolique qu'est l'humble Père Dom Lambert Beauduin, a fait à la Belgique le grand honneur d'y poser le berceau de l'institution, ou mieux, de l'ensemble des institutions destinées à réaliser progressivement la conception géniale du Pontife qui préside avec tant de sagesse, de zèle, de sérénité au grand œuvre de l'Union des Eglises.

* * *

Nous, Messieurs et Messieurs, qu'est-il en notre pouvoir de faire pour collaborer au dessein d'apostolat de notre Pape bien-aimé?

Newman, dans une de ses merveilleuses analyses, scrute l'intime de celui à qui nous devons notre civilisation, et se demande quelle est la caractéristique de ce prodigieux apôtre des nations, que l'on s'est accoutumé à appeler l'apôtre par excellence, l'apôtre, tout court, sans addition ni épithète, et quel est donc, humainement parlant, le secret de la fécondité de son apostolat. Et Newman répond que, selon lui, cette caractéristique réside dans la « sympathie » de saint Paul.

La « sympathie » désigne ici, selon la signification étymologique du mot, le don de comprendre et de faire siens les sentiments d'autrui. « Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent... », se mettre de bonne grâce au niveau des humbles (6), en un mot, se faire tout à tous, et le faire non du bout des lèvres ou d'un geste de la main, mais avec sincérité, d'un mouvement du cœur, c'est la première et indispensable étape de la conquête d'une âme.

La sympathie opère le contact, éveille la confiance, provoque des désirs d'intimité et d'union. D'où vient notre foi inébranlable en nos mères, sinon de l'expérience que nous avons faite qu'elles nous devinent, nous comprennent, expliquent en bonne part tout ce que nous leur confions, se font toujours une joie de plaider pour nous et de nous pardonner?

Saint Paul avait au cœur et pratiquait ces délicatesses maternelles. Lui-même comparait ses travaux et ses succès apostoliques aux douleurs de l'enfantement et aux joies de la maternité. Aux premiers infidèles convertis par lui, les Galates, dont il voyait la confiance ébranlée, il écrivait : « Mes chers petits enfants, « *filioli mei* », je passe à nouveau pour vous par les angoisses de la parturition, et je les subirai jusqu'à ce que vos âmes soient complètement formées à l'image du Christ », « *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* » (7).

Chers Confrères, dans le sacerdoce, allez donc à nos frères dissidents, mais approchez-vous d'eux avec respect; ne forcez pas l'enceinte des consciences, attendez que librement on vous en ouvre l'accès; votre mission est de disposer discrètement les âmes à la grâce, celle-ci ne peut venir que de l'Esprit-Saint. « Ensemencez, arrosez, oui, mais n'ayez pas la prétention de récolter sur l'heure les fruits de votre travail : abandonnez ce succès au bon Dieu, sachez l'attendre avec patience : « *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus* » (8). « *Fructum afferatis in patientia* » (9).

(6) *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus... humilibus consentientes.* (Rom., XII, 15-16.)

(7) Gal., IV, 19.

(8) I Cor., III, 7.

(9) Luc VIII, 15.

Les chrétiens d'Orient, surtout, ont un titre spécial à notre respect. Sans doute, il ne faut pas leur cacher la vérité intégrale, et notamment la Primauté universelle, de droit divin, du Patriarche d'Occident, Sa Sainteté le Pape de Rome; mais quiconque entre en relations religieuses avec eux, doit se ressouvenir du fait que les Orthodoxes reconnaissent et reçoivent valablement tous les sacrements; qu'ils ont en grande vénération la Sainte-Vierge et les Saints; qu'ils portent, pour la plupart, un respect sincère à la hiérarchie catholique, et que plusieurs parmi eux ignorent, au fond, les raisons qui les tiennent éloignés de l'Eglise romaine. Aussi Notre Saint Père le Pape Pie XI met-il une insistance particulière à nous rappeler qu'il attend surtout de nous un travail d'approche qui consiste à « clarifier l'atmosphère », ainsi que s'expriment nos amis Anglicans, c'est-à-dire à dissiper les malentendus, à se libérer de part et d'autre de ses préjugés, à rétablir la vérité historique. Ecarter, de notre mieux, les obstacles à l'Union, c'est notre tâche; l'Union elle-même sera l'œuvre de la grâce à l'heure que daignera choisir la divine Providence.

Parmi les obstacles à l'Union, j'en signale un, peut-être le principal, c'est l'idée fautive ou tout au moins inexacte que beaucoup de fidèles occidentaux se font des rites religieux des Eglises orientales. Et l'erreur que nous visons est d'autant plus pernicieuse qu'aux yeux de beaucoup d'Orientaux rite et religion, piété et vérité sont bien près de se confondre.

Léon XIII, dans une lettre apostolique « *Orientalium dignitas* » datée du 30 novembre 1894, a mis en pleine lumière la doctrine et la discipline de l'Eglise romaine relativement aux traditions et aux rites sacrés de chacune des églises d'Orient, « *proprias cujusque orientalis gentis consuetudines sacrarumque rationes* ».

Pour ancienne et autorisée qu'elle soit, la liturgie latine n'est n'est ni exclusive des liturgies orientales ni présentée par l'Eglise romaine comme une liturgie privilégiée.

L'Eglise romaine tient en honneur les rites orientaux, elle y voit une manifestation éclatante de la catholicité et de la divine unité de notre foi.

« Il semble, dit Léon XIII, que rien n'est mieux fait pour révéler au monde la catholicité de l'Eglise, que l'hommage unique rendu à Dieu sous tant de formes différentes, en des langues vénérables par leur ancienneté, ennoblies encore par l'usage qu'en ont fait les Apôtres eux-mêmes et, après eux, les Pères de l'Eglise. Ne semble-t-il pas que l'on y retrouve la forme expressive du culte rendu au Christ nouveau-né, le divin Fondateur de l'Eglise, par les Mages venus de régions diverses de l'Orient pour l'adorer? » « *Neque aliud fortasse admirabilius est ad catholicitatis notam in Ecclesia Dei illustrandam, quam singulare quod ei praebent obsequium dispartes caeremoniarum formae nobilesque vetustatis linguae ex ipsa Apostolorum et Patrum consuetudine nobiliores; jere ad imitationem obsequii lectissimi quod Christo divino Ecclesiae auctori, exhibitum est nascenti quum Magi ex variis Orientis plagis devecti venerunt... adorare eum.* » (10).

Aussi l'Eglise romaine entend que ces rites divers soient intègrement conservés. A plusieurs reprises, des instructions furent données aux missionnaires latins, leur prescrivant d'observer cette consigne sévère et de veiller à ce qu'elle soit ponctuellement exécutée.

Les fidèles orientaux qui passent à l'Eglise catholique romaine sont obligés, après comme avant leur adhésion, de conserver leur rite d'origine, à moins d'une dispense qui ne peut leur être accordée que par le Souverain Pontife.

Au reste, le nouveau Code du droit Canon est formel : « Il est interdit aux clercs d'engager les Latins à adopter un rite oriental ou les Orientaux à adopter le rite latin. » « *Clerici nullo modo inducere praesument sive latinos ad Orientalem sive Orientales ad latinum ritum assumendum* » (11).

Et enfin que le clergé et les fidèles des Eglises orientales ne soient pas tentés de voir dans leur adhésion à l'Eglise romaine un péril soit immédiat soit même lointain de latinisation avec obligation d'abandonner leurs rites traditionnels, le Pape Léon XIII, Léon XIII, dans son Encyclique *Praeclara Gratulationis*, du 20 juin 1894, a daigné faire la déclaration solennelle que « ni lui ni ses successeurs ne toucheront jamais aux droits, aux privilèges, aux liturgies propres à chacune des Eglises orientales », « *Neque est cur dubitetis, quidquam vel Nos vel successores Nostros de jure*

(10) *Littera Apostolica Orientalium dignitas,*

(11) Canon 93, § 2.

vestro, de patriarchalibus privilegiis, de rituali cujusque Ecclesiae consuetudine detracturos » (12).

Je prie les membres du clergé de vouloir s'inspirer de ces directives pontificales pour se former leur conscience et pour contribuer dans leur milieu à éclairer l'opinion publique.

Ce sera une façon indirecte, lente, peut-être, mais salutaire, de frayer les voies à ceux qui assument la mission providentielle de se dévouer à l'Union des Eglises.

Il est une autre forme d'apostolat, à la portée de tous, directe, celle-ci, capitale, souveraine; c'est la prière.

Pour répondre aux intentions augustes de Notre Saint-Père le Pape, nous invitons tous nos diocésains et, avec l'assentiment présumé de mes Vénérés Collègues de l'Episcopat, j'invite tous nos compatriotes à prendre à cœur dans toute l'ampleur de sa conception chrétienne et catholique l'Union des Eglises, à offrir, pendant le mois du Saint-Rosaire, leurs prières, leurs travaux, leurs pénitences, à Dieu par les mains de Marie Médiatrice de toutes les grâces, afin qu'au plus tôt se réalise le vœu de Notre Divin Sauveur : *Ut unum sint*, « qu'ils ne fassent plus qu'un »; que tout le troupeau des disciples du Christ ne forme plus qu'un seul bercail », *ut fiat unum ovile et unus pastor*.

* * *

« Frères dissidents, disait en un langage émouvant le grand

» Pape Léon XIII, quel que soit votre rite, Notre cœur s'ouvre
» à vous. Méditez ces ardentés et graves paroles que Bessarion
» adressait à vos Pères : « Qu'aurons-nous à répondre à Dieu,
» quand il nous demandera compte de cette rupture avec nos
» frères, Lui qui, pour nous assembler dans l'unité d'un même
» bercail, est descendu du ciel, s'est incarné, a été crucifié? Et
» quelle sera notre excuse auprès de la postérité? Oh! ne souffrons
» pas cela, n'y donnons pas notre assentiment, n'embrassons
» pas un parti si funeste pour nous et pour les autres... »

» Daigne Dieu entendre la supplication que vous lui adressez
» vous-mêmes dans la liturgie de saint Basile : « Abolissez toute
» division entre les Eglises ». « Rassemblez les membres dispersés,
» ramenez les égarés et rétablissez-les dans l'union à votre Eglise
» sainte, catholique et apostolique.

» Qu'Il daigne vous ramener à cette Foi une et sainte... dont
» vos ancêtres gardèrent inviolablement le dépôt, qu'illustrèrent
» à l'envi, par l'éclat de leurs vertus, par la hauteur de leur génie,
» par l'excellence de leur doctrine, les Athanase, les Basile, les
» Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, les deux Cyrille
» et tant d'autres grands Docteurs dont la gloire est en toute
» vérité l'héritage commun des deux Eglises, de l'Eglise d'Orient
» et de celle de l'Occident » (1).

† D. J. CARD. MERCIER,
Archevêque de Malines.

Discours de clôture⁽¹⁾

Après l'exposé lumineux que nous a fait Mgr Schyrgens, il pourrait sembler qu'il n'y a plus rien à dire sur nos travaux de cette semaine. Mais je sens cependant un certain besoin de faire, devant Son Eminence, dont la présence nous honore aujourd'hui, un examen de conscience sur ce que nous avons fait et sur tout ce que nous avons obtenu. Il me semble qu'en achevant cette Semaine pour l'Union des Eglises, il faut que nous répondions à cette question : Avons-nous fait au moins un petit pas en avant, vers le but que nous nous proposons?

Mais, avant tout, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de dire quelques mots des raisons pour lesquelles je me sers du terme « nous »; car, s'il s'agit de l'organisation si parfaite de ce travail, il serait ridicule de ma part de m'en attribuer la plus petite partie : je m'attirerais le reproche d'être vraiment la mouche du coche. Si je n'hésite pas un instant à me servir de ce terme « nous », c'est que, au fond de toute cette organisation, — et vous l'avez peut-être remarqué — se trouve un groupe auquel j'ai le bonheur d'appartenir, un groupe d'hommes si étroitement liés par un amour plus que fraternel que, sans peur d'être désavoués, les uns peuvent parler au nom de tous les autres. Nous sommes tellement d'accord sur toutes les questions! Nous nous comprenons si parfaitement! Nous avons les mêmes buts, les mêmes désirs, les mêmes amours. Nous ne formons vraiment qu'une seule âme et un seul cœur, comme disent les Actes des Apôtres. Appartenant à diverses nationalités, vivant dans divers pays, nous ne nous connaissons pas depuis longtemps; mais nous nous connaissons beaucoup et nous nous aimons beaucoup, et nous sommes sûrs que ces liens seront éternels. Voilà pourquoi je dis « nous », quand je parle du travail accompli et des résultats obtenus.

En avons-nous donc obtenus pendant cette Semaine? Nous avons travaillé, Eminence, pendant ces cinq jours; et, à vrai dire, je ne sais qui de nous a le plus travaillé, des conférenciers, des

auditeurs, ou de Mgr Schyrgens. Celui-ci a présidé nos réunions avec un tact admirable et avec tant de bienveillance, de bonté et de finesse d'esprit que nous lui sommes tous vraiment très reconnaissants. Les auditeurs avaient un travail écrasant. Nous avions tous les jours sept et quelquefois huit conférences, sans compter les séances du soir qui étaient, du reste, une récréation charmante. Huit leçons par jour : c'était pour moi, je l'avoue, exactement sept ou huit fois trop; mais vous feriez une erreur de mathématiques si vous interprétiez ma phrase en ce sens que j'eusse préféré ne pas entendre de conférences du tout : car huit divisé par huit ne fait pas zéro, mais un. Et ce n'est certainement que rendre justice aux conférences (et elles étaient toutes si intéressantes!) que de désirer en avoir une seule par jour. Le surplus excède, je dois l'avouer, la capacité de mon cerveau. Mais, en tout cas, Eminence, nos auditeurs, qui sont pour la plupart vos fidèles, étaient vraiment admirables. Leur intérêt pour une question lointaine, uniquement parce qu'elle est catholique, démontre un rare amour de l'Eglise.

Quels sont donc les résultats que nous avons obtenus? Avons-nous fait ne serait-ce qu'un petit pas vers le but que nous voulons atteindre? Et le but que nous voulons atteindre, c'est de faire connaître l'Orient aux Occidentaux et de rapprocher lentement du siège apostolique les Eglises séparées. Nous ne nous proposons en aucun cas de faire une propagande, un prosélytisme, même le plus légitime et le plus modéré. Il nous semble même que, quand un de nos frères séparés vient à nous pour adhérer à la foi catholique, cela ne constitue pas un progrès dans notre sens. Je dois expliquer ces mots, pour ne pas scandaliser ceux qui ne sont pas tout à fait de mon avis. M. Portal nous a raconté d'une manière émouvante et d'une voix émue la tragédie par laquelle ont passé, il y a trente ans, ceux qui se proposaient de travailler à la réunion de l'Eglise anglicane avec l'Eglise romaine. Il leur semblait que tout le travail demeurerait anéanti entre leurs mains. Mais il en est

(12) *Encycl., Praeclara Gratulationis*, 20 juin 1894.

(1) Prononcé à la séance du 25 septembre.

(1) *Epistola Apostolica, « Praeclara gratulationis », 20 a. Junii 1894.*

toujours ainsi des grandes causes de Dieu. Ce qui, il y a trente ans, semblait être et était un empêchement au retour des Anglicans est devenu la cause d'une fermentation intérieure qui prépare les âmes à un mouvement d'autant plus grand et d'autant plus fort qu'il a été, de par la Providence, arrêté pour quelque temps. Ce mouvement aboutit aujourd'hui aux conférences de Malines, dont nous attendons avec anxiété, en Orient, de grands résultats, aussi pour notre cause. Cette cause, la cause de l'Union, a passé déjà et passe encore par des crises qui ressemblent un peu à cet écroulement des espérances, il y a trente ans. Dans une de ces crises, une des plus dures, peut-être, il y a à peu près quinze ans, Votre Eminence, avec la largeur de son cœur catholique, nous a tendu une main secourable, ce que nous n'oublierons jamais. Ces crises, qui arrêtaient le mouvement, annihilèrent les travaux, sont-elles achevées en ce qui concerne notre cause, ou l'avenir ne nous en réserve-t-il pas de nouvelles, et de plus graves, peut-être? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je voulais dire qu'en travaillant pour l'Union des Eglises, on est presque tenté quelquefois de désirer ces empêchements que, seule, la Providence peut faire naître, car ce n'est certainement pas l'homme qui peut les susciter. Quand un frère séparé se présente à un prêtre catholique et lui demande d'obtenir pour lui, de l'évêque, d'être admis au sein de l'Eglise catholique, le prêtre a, certes, le devoir d'éprouver sa vocation. Mais, s'il trouve une volonté sincère et bonne, il ne peut certes pas refuser : « Ceux qui viennent à moi, je ne les repousserai pas », a dit Notre Seigneur. Le prêtre est obligé de secourir celui qui vient à lui et de lui donner tous les conseils que lui dictent la loi et l'esprit de l'Eglise catholique. Mais il peut désirer que, dans ce cas et dans tous les autres cas semblables, la volonté et la sincérité de celui qui veut faire profession de foi soient manifestes et que, à cette occasion, les dissidents n'aient aucun motif de se plaindre de quoi que ce soit qui ressemblerait à un viol de conscience.

Pourquoi? Mais, tout simplement, parce que nous avons besoin d'alliés entre les dissidents eux-mêmes. Nous avons besoin de ce ferment qui fera lever toute la pâte. Il est clair que la cause de l'Union retirera une immense utilité de ce que des orthodoxes soient convaincus du besoin de l'Union, de ce qu'ils s'approchent de nous, partagent notre conception de cette unité et puissent, à l'intérieur de l'orthodoxie, persuader leurs frères.

Evidemment, quand, dans un cas d'adhésion à l'Eglise catholique les Orthodoxes ont raison d'accuser le prêtre et par là aussi l'Eglise catholique de prosélytisme latin nuisible à la nation, ce cas individuel peut vraiment n'être d'aucun avantage, mais constitue une perte sensible. Par le système de latinisation, en croyant gagner quelques adeptes, on perd un beaucoup plus grand nombre d'hommes, car on leur fait croire que l'Eglise désire la latinisation, ou bien on les confirme dans l'idée erronée que l'Eglise universelle est latine et que catholicisme s'identifie avec latinisme.

Il nous est certainement utile d'avoir des alliés parmi les Orientaux dissidents, et, quoiqu'on puisse dire, nous avons de ces alliés et en aurons toujours. L'œuvre de l'Union des Eglises est une œuvre d'amour; il n'y a que l'amour qui tende à l'unité vraie. Ce n'est que par l'amour qu'on peut arriver à l'Union. Or, une œuvre d'amour trouvera toujours des cœurs sensibles à l'amour, qui, sans le savoir, collaboreront à cette œuvre. Parmi nos frères séparés, il y a, sans aucun doute, beaucoup d'âmes sanctifiées par la grâce de Jésus-Christ. Il y a des âmes qui croient en Jésus-Christ et qui l'aiment, qui cherchent sa vérité et sont prêts à travailler à son œuvre. Ces âmes nous sont beaucoup plus proches que celles des catholiques qui ont perdu la grâce sanctifiante et demeurent plus ou moins indifférentes à Jésus-Christ et à l'œuvre du Christ. Nous pouvons donc les considérer comme de vrais alliés, peut-être même, sans qu'on le sache ni d'un côté ni de l'autre, nous avons les mêmes buts,

nous tendons vers les mêmes fins. Il peut se faire même qu'entre ces âmes, il y en ait qui semblent être des adversaires les plus acharnés. Mais les zéloteurs de l'orthodoxie aggressive, s'ils ont au fond du cœur une intention droite et une âme sincère, peuvent, d'un jour à l'autre, être changés en apôtres de l'Union. La grâce de Jésus-Christ, qui a changé Saul en Paul, n'a pas diminué au XX^e siècle.

Mais nous avons encore d'autres alliés d'une autre nature, car toutes les fautes et tous les manques d'amour de la part de nos frères séparés militent pour nous, de même que nos fautes et tous les manques de charité de notre part militent pour la séparation des Eglises. Vous voyez que je n'oppose pas les catholiques aux dissidents. Je ne conçois pas l'œuvre de l'Union des Eglises comme une suite de batailles à livrer; non, certes, en aucun cas. Je ne fais qu'opposer l'œuvre de l'Union des Eglises et l'œuvre de la séparation des Eglises. Or, je puis dire que tout ce qu'il y a d'amour chez les catholiques et chez les dissidents, tout ce qu'il y a d'amour entre catholiques et dissidents milite et militera toujours pour l'Union et tout ce qu'il y a de haine, de manque d'amour et d'étroitesse des deux côtés milite pour la séparation des Eglises.

Qu'avons-nous pu gagner par cette Semaine et dans nos travaux? Les Occidentaux ont eu l'occasion de manifester tant d'intérêt pour la cause de l'Union des Eglises que nos frères séparés, qui nous ont peut-être observés ces jours-ci, auront pu comprendre qu'on les aime du côté catholique. S'ils voulaient nous observer de plus près encore, ils comprendraient peut-être mieux combien d'amour latent est au fond de tous ces travaux. Au cours de cette semaine, on a exprimé maintes fois des désirs, des projets, qui sont certainement des preuves d'amour. Mais nous aurions pu parler encore dix fois plus, et je puis vous assurer que nos cœurs seraient encore restés pleins d'un amour inexprimé. Car il y a et il y aura toujours en nous beaucoup d'amour inexprimé. Exprimé, ah! mon Dieu! il ne le sera qu'au ciel.

On ne peut du reste guère considérer les paroles comme l'expression de l'amour : du moins en sont-elles l'expression la plus faible. Ce n'est que par des actes et des sacrifices que le vrai amour du prochain s'exprime. Qui veut sincèrement l'Union des Eglises désire au moins faire ce qu'il peut, dans son état et dans les circonstances où il vit, pour cette grande œuvre universelle. Votre Eminence elle-même, et, d'après votre exemple, tous les fidèles démontrent de cette manière leur amour pour nos pauvres frères séparés, et l'on a bien dit qu'une œuvre comme l'Institut Saint-Georges, à Namur, et comme l'œuvre des Etudiants russes, à Louvain, vaut pour l'Eglise beaucoup plus que des traités de théologie. Puisse le Seigneur accroître nos possibilités! Puisse-t-il nous donner, à nous tous qui désirons l'Union des Eglises, les possibilités d'y travailler! C'est avec une douleur profonde que nous pensons quelquefois : Pourquoi donc, mon Dieu, ne pouvons-nous rien faire? Pourquoi ne pouvons-nous pas alléger le sort de ces pauvres émigrés russes comme nous le désirerions? Quand même on nous dirait que c'est par amour - propre que nous le faisons, encore désirerions-nous toujours le faire et le faire toujours plus. Je n'ai, cela va de soi, aucun droit de parler au nom de cette assemblée qui attend avec impatience que Votre Eminence prenne la parole. Mais, ayant vu l'intérêt de ceux qui ont fréquenté cette Semaine, je puis parler d'eux. Ces admirables catholiques belges, qui ont déjà tant fait, sont toujours désireux de travailler pour toutes les causes catholiques. Il y en a parmi eux beaucoup qui désirent travailler aussi pour cette cause lointaine, mais catholique; et, comme le travail ne suffit pas, comme, pour accomplir la grande œuvre, il faut aussi des sacrifices, il y a parmi ceux qui sont ici rassemblés des âmes qui souhaitent le sacrifice. Oui, Eminence, oui, Mesdames et Messieurs, il faut encore, pour la cause de l'Union, des sacrifices, et on ne les refusera pas à Jésus-Christ et à son Eglise. L'Union des Eglises

n'est peut-être pas proche; peut-être faudra-t-il encore que beaucoup de vies soient immolées à cette œuvre; il faut peut-être que des torrents de sang de martyrs coulent encore avant que Dieu achève ce qu'il a commencé. Eh bien! oui, ce sang ne sera pas refusé. Il se trouvera toujours des âmes généreuses qui se sacrifieront jusqu'à la mort pour Jésus-Christ et son Eglise universelle.

Je ne veux certes pas faire de polémique. Aucune polémique, jamais. Ce n'est pas le chemin que nous suivons. Permettez-moi, au contraire, de remarquer que ces désirs d'universalité et ces sacrifices pour l'universalité sont la pierre de touche de l'esprit

de notre œuvre et de l'esprit des travailleurs qui y mettent la main. Plus il y aura, des deux côtés, de ces travaux et de ces sacrifices, plus tôt et plus intimement nous nous rencontrerons. Bénissez, Eminence, cette œuvre et ces travailleurs. Bénissez ces sacrifices, et bénissez ceux qui auront le bonheur de s'immoler jusqu'à la mort pour Jésus-Christ et pour son Eglise.

† André SZEPTYCKY.
Archevêque de Lemberg
Métropolitain de Galicie.

Nos Frères séparés et leur capacité à l'égard du fruit de la Messe

Sur le fruit de nos messes par rapport aux membres VIVANTS des communautés dissidentes.

La question peut se poser de deux manières quant au fruit qui revient de la messe à nos frères séparés. Il peut s'agir de nos messes, ou il peut s'agir des leurs. Le problème n'est pas en tout point identique dans les deux cas. Il y aura donc lieu de les traiter séparément. C'est pourquoi, aujourd'hui, il ne sera question que du fruit dont nos messes peuvent enrichir les Orientaux dissidents : spécialement en vue du retour à l'unité; qu'ils aient besoin d'une grâce de lumière, s'ils sont de bonne foi, ou qu'ils aient besoin d'une grâce de force, si la lumière déjà les sollicite.

Donc, qu'en est-il du fruit des sacrifices célébrés dans l'Eglise catholique, par rapport à ceux qui ne se réclament pas d'elle, et par suite ne peuvent, par elle, être classés parmi ses fidèles?

D'une manière générale, le fruit propitiatoire et impétratoire de tout sacrifice va à celui pour qui, en faveur de qui, à l'avantage de qui le sacrifice est offert. Si l'offrant est sans péché, et sans indigence spirituelle, il n'a pas à offrir pour soi; et par conséquent le sacrifice ne fructifiera pas en sa faveur. Ce fut le cas de Notre-Seigneur. Anathème à qui dira que le Christ offrit pour Lui-même son Corps et son Sang. Mais ce cas est unique. Tous les autres ont ou des dettes ou des besoins. Ils ont ou à satisfaire à la justice, ou à persévérer et à progresser dans l'amour. Ils offrent donc toujours pour eux-mêmes en première ligne : ne pouvant avoir la prétention d'enrichir autrui sans pouvoir d'abord à leurs propres nécessités. On aime son prochain comme soi-même : et cela suffit. Ce qu'on puisse faire est de faire valoir son sacrifice pour les autres comme pour soi-même; ce qui suppose qu'on le fait valoir pour soi. Tout oblateur, d'entre les hommes soumis à la loi commune de l'humanité, est donc bénéficiaire de son propre sacrifice, et bénéficiaire au premier chef.

Comment peut-il en étendre le fruit à d'autres? Seulement en vertu de l'unité spirituelle que la charité met entre tous les enfants du même Père, entre tous les membres du même Christ. C'est elle qui lui permet de regarder autrui comme un autre lui-même, un *alter ego*, et par conséquent de l'avantager comme soi-même; de mettre en commun avec lui un apport personnel; et, moyennant ce bienheureux et libéral communisme, de partager avec tous le bien de chacun.

(*) Les autorités alléguées au cours de cette leçon et les deux suivantes sont toutes empruntées à un ouvrage que j'ai publié sous le titre *Mysterium Fidei* (Paris, librairie Beauchesne, 114, rue de Rennes). On y trouvera les citations complètes et les références, particulièrement aux éclaircissements 26, 31, 32 et 33.

Dès lors apparaissent deux manières, nettement distinctes de bénéficier des fruits d'un sacrifice. Ou bien l'on recueille le fruit que par sa propre activité oblatrice on se sera procuré à soi-même; ou bien l'on se trouve enrichi par extension gracieuse du gain qu'un autre a réalisé à titre d'oblateur. D'une part, exploitation personnelle d'une source de revenu. D'autre part, simple association *bénévole* aux profits d'un autre.

Sont bénéficiaires au premier titre tous les oblateurs : par conséquent, d'une manière *immédiate*, le prêtre célébrant, d'une manière *médiante*, mais très réelle et très spéciale, le fidèle qui fait de sa part offrir le sacrifice. Oblateurs encore d'une manière moins spéciale, mais cependant grandement privilégiée, tous ceux qui prennent une part *actuelle* à la célébration du sacrifice, soit comme *ministres* officiels du prêtre célébrant, soit comme *fidèles* assistants et consentants. Enfin sont oblateurs d'une manière commune et habituelle, bien qu'effective toujours, les fidèles, tous les fidèles sans exception, de l'Eglise catholique, au nom de laquelle est présenté à Dieu tout sacrifice qui se célèbre sur nos autels.

Ces quatre catégories d'oblateurs sont, à leur manière, et à des degrés inégaux, des producteurs. Le gain qu'ils acquièrent peut, comme nous l'avons dit, par la vertu de la charité, qui nous unit tous en un seul homme, dans le Christ, se partager, au gré de son détenteur, avec quiconque est du Christ, dans l'universelle étreinte de l'Eglise catholique, militante et souffrante. Le bénéficiaire de ce partage, comme tel, ne peut se targuer, lui, d'aucune dépense d'activité lucrative; il se trouve enrichi, mais comme un *assisté*, par voie de secours, par voie de *suffrage*.

Il est manifeste que c'est seulement par voie de suffrage que peuvent bénéficier du sacrifice les âmes des défunts; elles n'offrent plus. Mais les vivants aussi sont capables d'un suffrage : une mère qui fait dire la messe pour la guérison de son fils, le fait bénéficier de son suffrage : usant du droit qu'elle a, comme oblatrice, de partager avec d'autres le gain qu'elle retire de son oblation.

Cette distinction entre les deux modes d'acquisition du fruit de la messe peut être parfois négligée dans la théologie courante d'aujourd'hui, soit par les dogmatistes, soit par les moralistes : elle était toujours présente aux anciens. Aussi étaient-ils bien gardés contre la tentation de confondre des questions très diverses, et qui appellent des solutions très différentes et quelquefois opposées.

Distinguons donc ces deux points de vue, et demandons-nous d'abord si les Orientaux séparés peuvent percevoir le fruit de nos messes comme *oblateurs*.

La réponse sera double selon qu'on envisage l'oblation *commune*

à tous les fidèles de l'Eglise, ou l'oblation *spéciale* du fidèle qui défraye le sacrifice.

* * *

Au point de départ, un principe général. A pouvoir offrir le corps du Christ il n'y a que le corps du Christ, l'Eglise. Le Christ n'a fait part de son sacrifice qu'à son Epouse. Elle seule a puissance sur son corps et peut le présenter à Dieu comme sien. On n'offre que comme *membre* du Souverain Prêtre, lequel seul, tant en sa propre personne qu'en ses membres, peut disposer de ce qui est à Lui, de ce qui est sa chair et son sang. Aussi le Concile de Trente a-t-il défini la messe un sacrifice qu'il appartient « à l'Eglise d'offrir par (l'intermédiaire) des prêtres ». *Ab Ecclesia per sacerdotes immolandum*. C'est le prêtre qui fait la fonction liturgique; mais c'est l'Eglise qui offre par son ministère, *tantum a publico Ecclesiae ministro*. Il s'ensuit qu'on ne concourt pas à l'oblation du sacrifice, qu'on n'est pas cooblateur, qu'on n'est à aucun titre représenté dans cette action par le prêtre, si on n'appartient pas au corps ecclésiastique, dont le prêtre est essentiellement l'organe officiel.

D'où cette conclusion, que tire magistralement le cardinal le Sugo : « Ceux qui ne sont pas membres de l'Eglise visible, dit-il, ne peuvent offrir ce sacrifice. En effet, le prêtre n'est pas prêtre des étrangers, mais prêtre de l'Eglise seulement. C'est donc de l'Eglise seule qu'il est le messager et l'ambassadeur près de Dieu. Par suite, il n'y a à pouvoir offrir par lui que ceux qui font partie de cette république de l'Eglise, à laquelle Jésus-Christ a légué son sacrifice. » (M. F. 365.)

Il semblerait qu'il faille conclure aussitôt : donc nos frères séparés n'offrent pas nos sacrifices. Il y a lieu cependant de distinguer entre oblation commune et oblation spéciale.

L'oblation commune, avons-nous dit, est le fait de tous ceux qui sont membres du corps ecclésiastique. Or, par où est-on incorporé à l'Eglise? Par le baptême. Tout baptême valide agrège au corps de l'Eglise; tout baptême valide et fructueux fait de celui qui le reçoit un membre vivant du corps de l'Eglise. Il se peut que des apparences défavorables viennent subséquemment militer contre ce titre de chrétien incorporé à l'Eglise, et, dans le champ des relations juridiques, le périmer. Elles ne suffisent pas par elles seules à l'abolir dans l'ordre invisible des réalités spirituelles. Tant que subsiste dans un baptisé la foi divine avec une entière disposition à se régler sur elle en tout ce qui intéresse le salut, alors, moyennant cette bonne foi surnaturelle, qui entretient dans l'âme la vie de la grâce et de la charité, tel qui, au regard des hommes (dont les yeux ne perçoivent que le dehors), a rompu le lien qui l'unissait à l'Eglise, au regard de Dieu (qui voit le cœur), reste invisiblement attaché à l'Eglise; il est dans l'Eglise; *spirituellement* il appartient à son corps; il en est un membre vivant. La *société religieuse* à laquelle par erreur il adhère *extérieurement* pourra ne pas faire partie de l'Eglise. Comme corps social, organisé en dehors des cadres hiérarchiques de l'Eglise une, de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, ce pourra, même à la rigueur, être une secte. Lui, n'en sera pas moins, de cœur, de foi, d'allégeance intérieure et implicite, un fidèle de la vraie Eglise.

Qui doute qu'ils soient nombreux, au sein des antiques communautés orientales, qu'un préjugé millénaire a séparées de nous, ces membres de l'unité, ces fidèles inconscients de l'Eglise catholique, ces vrais Israélites, en qui il n'y a pas de dol? A eux donc notre sacrifice. Tout sacrifice célébré par nos mains a derrière lui leur ferveur et leur sainteté oblatrice : puisqu'il est la chose de toute l'Eglise, de tous ses membres, de tous ses fidèles, de tout ce qui a vie en elle, de tout ce qui, visiblement ou invisiblement, trouve place dans l'unité de ce corps social animé de la vie du Christ. Donc pas de difficulté quant à l'oblation *commune* de nos

sacrifices pour les Orientaux, dont la bonne foi (cette bonne foi que j'ai définie plus haut, non pas la vague sincérité amorphe et même a-religieuse, que récusait si justement ce matin M. le comte Perowsky), efface la dissidence.

S'ensuit-il qu'ils puissent être admis à l'oblation *spéciale* qui est celle des fidèles pourvoyeurs de l'autel, donnant mandat au prêtre de consacrer leurs propres dons pour en faire un sacrifice qui soit, à titre personnel, le leur. La question n'est plus la même. Ici intervient une démarche qui appartient au for extérieur; et le for extérieur doit se régler non sur ce qui se cache dans les régions invisibles de l'âme, mais sur ce que manifestent les dehors visibles.

Et d'abord, le régime des oblations faites au prêtre en vue du sacrifice tombe sous la juridiction du for externe. L'histoire ecclésiastique en fait foi (M. F. 341) : Rien de plus connu que l'interdiction d'offrir portée par Ambroise contre Théodose au lendemain des massacres de Thessalonique. Cette contribution matérielle au sacrifice eucharistique était le signe, le gage, et on peut dire la propre expression de la communion plénière avec l'Eglise. C'était la première chose que fit tomber l'excommunication, même la plus bénigne. Elle était donc, en fait, soumise aux dispositions du for externe.

La raison en est facile à comprendre. Le prêtre, en représentant à l'autel celui dont il dédie les dons, n'intervient pas comme personne privée, mais comme officier public; non comme mandataire à titre individuel, mais comme procureur légal, engageant dans son action toute l'autorité, tout le crédit de la société ecclésiastique. Son ministère est donc essentiellement d'ordre social : *publico Ecclesiae ministro*; et par conséquent doit être soumis aux lois qui régissent l'ordre public. Or, dans toute société, aussi bien dans la société ecclésiastique que dans les autres, le droit public ne connaît que de ce qui est extérieur. *Juridiquement*, on est ce qu'on paraît; et c'est sur la condition juridique des personnes que doit se régler l'attitude du corps social à leur endroit. *Juridiquement*, en vertu des apparences extérieures, que peut bien démentir la bonne foi intérieure, mais qu'elle ne dément qu'aux yeux de Dieu, un homme engagé dans les cadres d'une communauté dissidente, est par le fait même hors des cadres de l'Eglise catholique. Il devra être traité en étranger. Et en vertu de cette maxime, rappelée tout à l'heure par Lugo, que l'étranger n'offre pas les sacrifices de l'Eglise, il sera écarté de l'autel auquel les fidèles apportent leurs oblations. Ses dons ne le chargeront pas. Il ne pourra faire dédier par nos soins les offrandes qu'il destinait à Dieu, au sacrifice. Disons d'un mot : nous ne pouvons accepter de dire ses messes; ni par conséquent recevoir ses *stipendia*.

Il est vrai que, dans un cas, la présomption juridique défavorable pourra être neutralisée par une circonstance annexe, servant de correctif extérieur à l'état de dissidence apparente où il se trouve. Si l'intention *expresse et manifestée* de celui qui fait célébrer la messe est d'obtenir la grâce de l'unité, l'appartenance à la vraie Eglise du Christ, la pleine lumière de la vraie foi, par le fait même il témoigne suffisamment de son attachement à ce qui constitue la communion catholique. Et par suite, il sera permis de faire droit à sa requête, selon que l'a déclaré une réponse de la Congrégation du Concile approuvée par Grégoire XVI. Mais cette exception apparente confirme la règle, puisque, dans le cas présent, l'attitude du prêtre est encore dictée par une présomption juridique, mais par une présomption juridique de sens contraire à la précédente.

En tout ceci, rappelons-nous qu'il ne s'est agi encore que du fruit de la messe *propre à l'oblateur*. Il n'a été rien dit du *suffrage* : c'est le moment d'en parler.

* * *

Nos frères séparés sont-ils capables du suffrage de nos messes? Puis-je, moi, fidèle de l'Eglise catholique, faire célébrer une messe?

Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1^{er} décembre),
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre),
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GREUTE, évêque du Mans (23 février),
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame (29 décembre),
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (en janvier),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),
M. LÉON DAUDET (27 janvier),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),
M. ANDRÉ BELLESSERT (17 novembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La première conférence sera donnée le MARDI 17 NOVEMBRE, à 5 heures, par M. ANDRÉ BELLESSERT
SUJET : *Un moment de la futilité française, la cour de Napoléon III à Compiègne.*

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences : 95 frs. et 75 frs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220.50

en faveur d'Antoine, membre d'une communauté 'dissidente'? Nous distinguerons, si vous le voulez bien, entre Antoine vivant, et Antoine mort. Il ne sera question aujourd'hui que des vivants; le cas des défunts fera l'objet de la prochaine leçon.

Il semblerait à première vue qu'un suffrage de cette sorte, proprement personnel, et quasi nominatif; un suffrage individuel, absolument spécial, « en première intention », ne saurait être plus licite que le cas précédemment envisagé. Des deux parts, semble-t-il, pareille communication *in sacris* avec la même catégorie de personnes. C'est là une illusion. Me faire, comme il en était question tout à l'heure, l'exécuteur d'un mandat de messe pour le compte d'autrui; me faire son agent et son représentant dans l'exercice même de mon ministère sacerdotal: c'est indubitablement une communication *in sacris*, puisque c'est unifier mon action avec la sienne en matière sacrée. Le droit à une maxime, que les anciens n'ont pas manqué d'appliquer à cette matière: « *Ille autem agit negotium, cujus nomine agitur.* » (M. F. 340). Ce qui leur faisait dire encore: « *Ipse autem semper dicitur offerre, cujus oblationes sunt, quas super altare imponit sacerdos... Ipsi enim imputatur, cujus munera offeruntur.* » Mais dans le cas présent, il n'y a aucun mandat; aucune association de mandant et de mandataire; il y a simplement une charité exercée à l'égard d'un tiers.

Pourra-t-on l'assimiler à la collation d'un sacrement? Non pas; cette confusion, qui a entraîné Vasquez à refuser le bénéfice d'un suffrage au moins aux non baptisés, devrait, assurément, en priver tout autant les baptisés non catholiques, si l'on a égard non plus seulement aux conditions de validité des sacrements, mais aussi aux principes de droit naturel qui conditionnent leur légitime administration. D'administrer un sacrement tel que la confirmation, ou la communion, à un chrétien dissident, serait une illicite communication *in sacris*. Par conséquent aussi, le faire bénéficier de nos suffrages de messes: si la parité entre suffrages de messes et sacrements était valable. Heureusement, elle ne l'est pas. Confirmer, communier quelqu'un, l'ordonner, lui administrer quelque autre sacrement que ce soit en dehors du baptême, c'est professer socialement, et sacramentellement, qu'on le tient pour un des membres déclarés de cette Eglise à qui seule ont été confiés les sept sacrements pour sa propre conservation et sanctification. C'est donc faire profession sacramentelle de communion avec lui. Il n'en va pas ainsi du suffrage, qui n'est qu'une charité, une pure charité motivée par l'indigence essentielle de toute âme encore en butte aux dangers de cette vie. Elle s'adresse aussi bien au pauvre assis à la porte qu'aux habitants de la maison. Rien n'y est impliqué sur la situation juridique de l'intéressé.

Tout au contraire, répondra-t-on, sa situation juridique y est bel et bien impliquée. — Et laquelle? — Celle d'un membre authentique de l'Eglise. La preuve en est que le suffrage, de votre propre aveu, se fonde sur une unité spirituelle qui me permette de traiter Antoine comme un autre moi-même, dans le Christ. Diriger son suffrage vers un sujet quelconque c'est donc présumer cette unité spirituelle, qui ne peut exister que dans l'incorporation au corps du Christ, autant dire à l'Eglise.

Si quelqu'un allait s'imaginer que la bonne réponse à cette objection consisterait à dire que le suffrage de la messe, le suffrage spécial et individuel, ne relève pas de la présomption juridique, parce qu'il est d'ordre strictement privé, voire confidentiel, et par suite n'engage que la responsabilité individuelle du fidèle oblateur, non la responsabilité sociale du corps ecclésiastique: celui-là se tromperait, comme il apparaîtra ultérieurement, au cours de notre troisième leçon. Le suffrage, le suffrage individuel de celui qui dispose de l'intention de messe, est endossé par toute l'Eglise, et revêt, de ce chef, un caractère d'ordre public, officiel, ecclésiastique. Cherchons donc ailleurs la réponse; cherchons-la

dans la solution traditionnelle, mise en formule scolastique par saint Thomas. « En tant que sacrifice, dit saint Thomas, l'eucharistie profite non seulement à ceux qui l'offrent, mais aussi aux autres, en faveur de qui ils l'offrent; et dans ces derniers, elle ne présuppose pas nécessairement la vie spirituelle en acte, mais seulement en puissance. Si donc l'on dit qu'elle ne s'offre que pour les membres du Christ, c'est à entendre en ce sens qu'il y a offrande pour les membres du Christ, dès là que nous offrons (pour ceux qui ne le sont pas,) afin qu'ils le deviennent. » (M. F. 375.) Autrement dit, l'incorporation au Christ et à l'Eglise, l'incorporation au Christ dans l'Eglise, l'unité spirituelle, qui sert de base au suffrage, n'est pas nécessairement une unité en acte; il y suffit d'une unité en puissance: laquelle ne peut faire défaut à aucun vivant.

L'objection se fondait sur une parole de saint Augustin: « *Quis offerat corpus Christi nisi pro eis qui membra sunt Christi* »? Elle est résolue en pleine conformité avec la pensée de saint Augustin, qui ne visait que les défunts, chez lesquels il n'y a plus place pour une union en puissance au Christ, mais seulement pour une union en acte ou une séparation éternelle. Quant aux vivants, saint Augustin lui-même marque qu'ils sont tous compris dans l'amplitude de l'intercession eucharistique, jusques y compris jadis les persécuteurs païens; pour cette raison, dit-il, que le corps du Christ était à recueillir de tous les éléments du genre humain: « *cum membra Christ ex omni essent hominum genere colligenda.* » (M. F. 373.)

Au surplus, quelque objection qu'on pût songer à faire autrefois contre cette thèse, elle est aujourd'hui mise hors de conteste par l'autorité du Code de Droit Canonique qui, en son Canon 809, dit expressément ceci: « *Integrum est Missam applicare pro quibusvis... vivis.* »

Si l'on cherche à justifier cet article du Code, trois raisons se présentent. Premièrement, la victime de notre sacrifice est la propre hostie de la passion, sacrifiée sur la Croix en faveur de tous les hommes. Ce n'est pas seulement le même Christ: c'est le Christ éternisé dans la même qualité de rançon des pécheurs et de prix du salut, le Christ fixé par la mort et la résurrection dans sa fonction et dans son rôle d'Agneau rédempteur. La portée d'une telle hostie est universelle, comme la rédemption elle-même. Si, comme nous l'affirme l'Eglise dans ses liturgies, nous offrons le sacrifice même de la Croix; si, comme l'affirment les Saints Pères, le sacrifice que nous offrons, c'est la Passion du Seigneur; tellement qu'aux termes de l'un d'entre eux, la messe n'est que la perpétuelle et incessante oblation sur terre de la rédemption, dont la victime est maintenant cachée au ciel, mais mise à notre portée sous le voile du sacrement: il s'ensuit bien que nul de ceux qui font en même temps que nous le voyage de cette vie n'échappe au bienfait de notre intercession eucharistique; mais que, comme le dit le pape saint Célestin, c'est la cause du genre humain tout entier que nous plaidons par le sang de notre calice: « *humani generis agunt causam.* » (M. F. 373.) Combien plus par conséquent la cause de ceux qui ont déjà été baptisés dans le sang de Notre Seigneur, et par le caractère sacramentel qu'ils portent en leur âme tout entiers déjà se rattachent en droit à l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine!

En second lieu, la formule sacramentelle de notre sacrifice marque elle-même l'extension de son objet. Elle ne diffère point de celle de la Cène, où le Christ consacra son Sang « pour vous, dit-il, et pour beaucoup en rémission des péchés ». Ce que toute la tradition catholique a interprété d'une oblation à deux fins: premièrement, en faveur des apôtres présents, représentant tous les croyants d'alors, qui faisaient corps avec eux; et deuxièmement, des âmes nombreuses, de la multitude innombrable de ceux qui ne croyaient pas encore, mais un jour seraient appelés à la vie de la foi dans

l'Eglise; ainsi que le Sauveur s'en explique un instant après : « Je me sacrifie pour eux (pour ceux que vous m'avez déjà donnés), afin qu'ils soient consacrés pour de vrai; mais je ne vous prie pas seulement pour eux, mais bien pour tous ceux qui doivent un jour croire en moi par l'effet de leur apostolat. » L'intention du Seigneur couvrirait tous les hommes et n'en excluait aucun. Or, la même formule consacre nos sacrifices. Sur le calice que nous tenons, nous faisons tomber les propres paroles de la Cène. Nous les faisons tomber de la bouche du Christ sur notre propre calice : « *Accipiens et hunc præclarum calicem,...* dixit... » Elles tombent avec la même vérité, et par conséquent avec la même ampleur de dessein et d'intention : sous la seule réserve, marquée par le Seigneur lui-même, de la différence des temps et de la distance qu'il y a entre une oblation personnelle du Souverain Prêtre, dont la vue et la charité embrassent avec une égale force tous les lieux et tous les siècles, et une oblation subordonnée de ses ministres et de ses fidèles, au rayon visuel plus restreint, à la charité plus limitée, moins apte à se partager entre tous sans diminuer la part de chacun. Mais qui nous empêche, ou plutôt qui ne nous invite, qui ne nous pousse à intensifier notre charité, et par suite la force de nos sacrifices, en faveur de nos frères d'Orient, auxquels rien ne manque pour être tout ce que nous sommes dans l'Eglise, sinon une aperception nette de la vanité des causes qui nous tiennent séparés, et peut-être un désir plus grand, un désir, j'ose le dire, à la hauteur du nôtre, de voir tomber les barrières.

En troisième lieu, la portée illimitée de notre sacrifice ressort avec évidence de sa comparaison avec les sacrifices juifs. Si les Hébreux pouvaient, comme nous le voyons au livre d'*Esdras*, faire valoir leurs sacrifices pour un roi au culte idolâtrique comme Darius, ou, ainsi qu'en témoignent les deux livres des *Machabées*, pour des païens comme les Spartiates, pour un persécuteur comme Héliodore, comment notre sacrifice serait-il impuissant là où la figure étendait son bienfait tout d'emprunt et d'attente? Croions donc que le sacrifice eucharistique va aussi loin que le *Pater*, où l'Eglise en concentre, dirait-on, toute la vertu, pour la faire passer par le canal des sept prières qui le composent. Or, rien n'en arrête la portée : C'est tout le royaume de Dieu, à établir, c'est toute la gloire de Dieu, à promouvoir, c'est toute la volonté de Dieu, sans bornes, qui se trouve intéressée dans cette prière. C'est là aussi ce que notre sacrifice recommande à Dieu.

Que si l'on insistait pour que toute son efficace passât par l'Eglise, s'arrêtât même pour planer sur l'Eglise, et bien, même alors nous nous trouverions encore à notre aise pour y englober nos frères d'Orient. Comme le faisait remarquer Bellarmin, c'est encore sacrifier pour les infidèles, pour les hérétiques, et à plus forte raison

pour tous autres dissidents, que de célébrer pour l'Eglise, afin que parmi eux elle croisse, s'unifie et prospère (M. F. 376). C'est ainsi que dans sa vénérable anaphore priait l'évêque de Thmuis, Sérapion : « Assemble (ô Dieu) ton Eglise sainte de toute race et de tout pays, de toute cité, de toute bourgade, de toute maison, et fais-en une vivante Eglise catholique. » C'est pourquoi il est vrai de dire que tous les jours nous célébrons pour l'Orient, lorsque très expressément au Canon de la Messe, nous demandons à Dieu d'agréer les dons que nous lui offrons pour l'Eglise catholique, avec prière de lui donner concorde et unité sous son règne, sur toute la surface de la terre : « *quam pacificare, coadunare et regere digneris toto orbe terrarum.* »

Et avec une insistance touchante la même intention revient au moment où par la communion, le prêtre va participer au symbole sacré de l'unité, qu'est le corps du Christ. A celui qui dispense la paix : « Ne regardez pas, lui dit-il, mes péchés, mais la foi de votre Eglise, et selon votre volonté donnez-lui concorde et l'unité : *eamque secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris.* »

La paix et la communion avec le Siège Apostolique, *pacificare et coadunare*; l'unité et la concorde de tous ceux qui, les uns en fait, les autres, au moins en droit, de par leur baptême et leur profession de la foi chrétienne orthodoxe; les uns visiblement et socialement, les autres spirituellement si leur cœur vaut leur foi, appartiennent au corps de l'Eglise une et universelle; cette unité et cette concorde, objet du vœu suprême de Jésus-Christ, le propre objet de sa prière sacerdotale et liturgique, la concorde de l'Orient et de l'Occident, cette unité consommée de la catholicité, sera le propre fruit de nos supplications eucharistiques, soutenues par un grand amour, et servies par un inlassable dévouement.

Pour prévenir tout malentendu, il peut être utile de rappeler que, de nos jours, en vertu du style liturgique en usage depuis des siècles, il n'est fait mention expresse (ni à plus forte raison nominative) dans la liturgie de la messe latine que de ceux à qui est reconnue publiquement la qualité de cooblatores. Dans ces conditions, il ne saurait nous être licite d'insérer au Canon de la Messe, par exemple au Memento des vivants, le nom ou la désignation de personnes faisant profession extérieure de dissidence. Mais pour être réel et efficace, un suffrage n'a pas besoin de s'exprimer dans le texte de la prière publique. Si les suffrages publics sont réservés à qui est officiellement en paix et communion avec le Siège Apostolique, il n'y a pas de réserve au suffrage, si spécial et si personnel soit-il, qui, de façon anonyme, mais divinement efficace quand même, s'en va propager la paix et la communion de l'Eglise catholique parmi les régions où règne encore l'ombre de la dissidence.

PÈRE DE LA TAILLE

La Russie, centre de l'orthodoxie

Le problème de l'Union des Eglises comporte des solutions différentes selon qu'il est envisagé par les protestants, les orthodoxes ou les catholiques; et s'il est vrai, comme nous en sommes convaincus après une longue fréquentation des pays orthodoxes, que l'entente dogmatique et disciplinaire entre les Eglises doit être préparée par un travail de connaissance mutuelle, par l'examen des positions réciproques, il ne sera pas sans intérêt de donner audience à la plus considérable des Eglises orthodoxes, celle de Russie, et de l'envisager comme la portion la plus représentative de l'orthodoxie.

A restreindre ainsi le débat, il vous sera plus facile de vous représenter l'attitude des cent soixante millions de dissidents orientaux ou slaves par rapport à l'Union des Eglises.

Trop longtemps, en effet, les informateurs occidentaux sur l'Eglise russe nous ont fourni des données superficielles ou négatives quand elles n'étaient pas une lamentation apitoyée ou même une raillerie méprisante. Nous pensons qu'il y a autre chose à voir au pays « chercheur de Dieu » que de pauvres prêtres intempérants ou cupides, des moines désœuvrés, des fidèles ignares. Il est injuste de ne juger d'une religion que par les faiblesses humaines de ses adeptes. Les allures extérieures des croyants russes peuvent déconcerter quelques-unes de nos idées toutes faites, mais sous cette écorce immédiatement visible, il convient de signaler la fibre religieuse très vivace.

Aucun cerveau humain, si bien doué qu'il puisse être, n'est à lui seul la mesure des choses, et le latin qui veut comprendre

les Slaves, bien loin de ramener à sa norme particulière tout ce qu'il observe, doit plutôt s'efforcer d'élargir ses conceptions et renoncer, comme dit le philosophe anglais, aux « idoles de sa tribu ». Comprendre, c'est s'adapter aux contours de l'objet; on risque de le déformer en le faisant passer par un laminoir conventionnel.

C'est assez dire que nous voudrions ici faire œuvre de témoin de l'Église russe, pour autant qu'un catholique peut déposer à son intention. Nous croyons fermement, après avoir observé sur place les Orientaux et les Slaves, que ces derniers sont appelés par la Providence à jouer un rôle capital dans les destinées de l'orthodoxie; et c'est dans un esprit franchement sympathique que nous essaierons de déterminer quel pourrait être l'apport russe dans le travail de rapprochement des Églises.

I. — Les Traits généraux de l'Église russe.

Et d'abord, s'il est une Église autocéphale qui puisse s'appeler effectivement « grande Église », c'est à coup sûr celle de Russie. Elle détient actuellement la *primauté de fait* sinon de droit parmi les groupements orthodoxes. Elle a pour elle le nombre d'adeptes et l'étendue territoriale. Orthodoxes proprement dits, skarowères, édénouères constituent un ensemble compact auquel rien ne peut être comparé en Orient. Le Patriarcat de Constantinople conserve comme une relique du passé le titre de « grande Église du Christ », mais sa juridiction de plus en plus réduite l'égale à l'un quelconque des patriarcats orientaux d'Alexandrie, d'Antioche ou de Jérusalem, et son titulaire n'exerce plus la fonction de « Pape de l'Orient ». Quels que puissent être les déchets de la révolution russe en matière religieuse, tout porte à croire que le clergé rouge de Russie ne laissera pas guère plus de traces, au retour de l'ordre, que le clergé constitutionnel de France après la grande révolution. A l'heure actuelle, les évêques ou prêtres russes ralliés au Synode soviétique, sont comparables à des officiers sans soldats, c'est-à-dire sans fidèles, tandis que l'immense armée orthodoxe manque d'officiers, par suite de la tyrannie soviétique qui exile ou interne les évêques et le clergé fidèles à la tradition ecclésiastique.

L'Église russe bénéficiait, avant le soviétisme, de son titre de puissance orthodoxe; les tsars prétendaient à la protection de tous les chrétiens dissidents d'Orient, alors que les démembrements politiques successifs émiettaient par le fait même le corps mystique de l'orthodoxie grecque; chaque nationalité nouvelle taillée aux dépens de l'empire turc démembrait le patriarcat œcuménique. La Russie, au contraire, suivait une marche ascendante par les agrandissements territoriaux qui étendaient son pouvoir religieux. Les événements ultérieurs qui pourront se produire en Russie ne modifieront pas essentiellement cet état de choses; que la Russie conserve le régime fédératif actuel ou revienne à l'unité politique, l'orthodoxie russe demeurera le noyau principal et le plus influent; et aucun des mouvements de ce peuple orthodoxe ne sera indifférent aux autres portions dissidentes.

Il n'est pas exagéré de dire que la Russie religieuse est comparable à une planète centrale autour de laquelle les autres églises autocéphales évoluent comme des satellites entraînés dans son orbite. N'est-ce pas un signe des temps que cette désaffection progressive d'un grand nombre d'évêques russes vis-à-vis du Patriarcat de Constantinople : l'axe de l'orthodoxie se déplace peu à peu au détriment du Phanar. Raisons politiques, dira-t-on, ou erreurs de tactique de la part du patriarcat œcuménique. Peut-être; mais nous sommes ici pour constater des réalités et non pour discuter. Il reste que l'Église russe constitue le groupe orthodoxe de beaucoup le plus important, et ce point mérite d'être pris en considération par les ouvriers de l'Union des Églises.

Grande, l'Église russe l'est aussi par sa *piété*. Sans établir de parallèle désobligeant, disons qu'il y a dans la piété russe un accent, une chaleur, une conviction qui émeuvent. Cette piété est sans doute plus collective qu'individuelle, plus affective que pragmatique, mais un élan indéniable l'anime. Le Russe qui participe à un office liturgique dans une église de paroisse ou de monastère entre en état de spiritualité, il se sent en communion de prière avec ses frères, il est meilleur à ce moment qu'à son entrée ou après sa sortie.

La splendeur des rites, la richesse décorative du milieu, la profusion du luminaire et des encensements, l'étonnante souplesse des

chants liturgiques où les voix humaines se servent à elles-mêmes d'accompagnement, l'émotivité naturelle des assistants, l'attitude hiératique des officiants — tout cet ensemble harmonisé par quoi les choses visibles tentent de traduire les réalités invisibles — exerce sur le Russe qui prie une influence intérieure faite d'apaisement, de pacification et de repentance.

Cette piété alimentée surtout par le culte public et solennel, ne laisse pas, selon la remarque d'un prêtre russe, de « fortifier la foi et de communiquer la grâce divine, car le culte sacré est imprégné par la grâce qui illumine et nourrit les âmes de la force de Dieu... car le culte est la portion la plus essentielle de la religion en général et de l'orthodoxie en particulier ». Et le même auteur ajoute que « l'influence liturgique s'exerce sur les âmes même en l'absence de toute participation active, comme on peut en juger par le cas de ceux qui doutent ou se prétendent incroyants; à moins qu'il y ait résistance formelle de leur part, ils sortent de l'église tout étonnés de se sentir renouvelés. »

La piété russe est l'expression quasi naturelle d'une race peu favorisée par les conditions du sol qu'elle habite; elle se tourne vers Dieu plus facilement peut-être parce que la foi en la Providence lui est un refuge consolant; les conditions politiques elles-mêmes qui n'ont jamais été très sortables la poussent à crier vers Dieu du fond de sa misère, aujourd'hui comme hier; le temple du Seigneur est pour elle le seul lieu où elle puisse exprimer toute son âme douloureuse et tourmentée. On demande parfois à quel signe peut se reconnaître la résistance de la Russie au bolchévisme; nous répondons sans hésiter que c'est au signe religieux; l'orthodoxe fidèle à la religion de ses pères qui continue à se prosterner devant les icônes proteste à sa manière contre l'ordre existant ou, pour mieux dire, contre le désordre soviétique. Il en est qui paient de leur vie cette protestation passive et courageuse; ils ne sont que trop nombreux, depuis quatre ou cinq ans, les Russes du clergé, du peuple ou des classes cultivées qui meurent pour leur foi orthodoxe.

Pour se traduire autrement que la nôtre, la piété russe s'alimente cependant aux sources de toute vie chrétienne, l'Évangile, les Sacraments, la liturgie. L'Occidental qui vit en Russie remarquera la rareté des communions et la pauvreté du culte rendu à la Sainte Eucharistie, hors des cérémonies de la messe; mais il aurait tort d'en conclure à une altération de la foi en la présence réelle. Un orthodoxe russe a publié dernièrement un article assez étendu sur « l'Eucharistie dans la vie de l'Église » où il expose les effets de la Sainte communion. Ce sacrement, déclare-t-il, nous dote de la présence du Christ, il assure notre union organique avec lui, et notre participation à sa vie transfigurée; il calme les douleurs et les afflictions du moment, il scelle notre réconciliation avec Dieu et nous procure la sensation de sa présence; il est le témoignage de notre rédemption et une espérance de résurrection dans l'attente du second avènement du Sauveur; il exerce sur nous une action physique et morale et fait de nous une nouvelle créature; il est le centre de la vie mystique de l'Église et nous communique l'esprit d'universalité. Ce résumé à grands traits témoigne d'une foi très vive et un théologien catholique ne le désapprouverait pas. C'est là, il est vrai, le langage d'un homme d'étude, mais les simples croyants prouvent à leur manière leur vénération eucharistique en embrassant ceux de leurs proches qui viennent de communier et en se préparant à la communion par une sorte de récollection qui consiste à prier et à jeûner.

L'attitude favorite du Russe en prière est celle du publicain de l'Évangile, qui se contente de dire dans son humilité : « Seigneur, ayez pitié de moi pauvre pécheur. » Il sent vivement sa dépendance vis-à-vis de Dieu, son état de créature infirme et débile, et il se réfugie dans la pitié divine. Sa piété est plus effusive qu'entrepreneante, et s'il se décide à entrer dans la voie de la perfection, il s'isolera radicalement du monde où la sainteté lui paraît quasi impossible à pratiquer, il deviendra le moine ermite qui vit seul, avec Dieu, au fond d'une solitude. La vie solitaire si fréquente en Russie est aux yeux du peuple la suprême expression de la piété et de la vertu.

L'ermite Serge de Radonège, au XIV^e siècle, l'ermite Séraphin de Sarov, au début du siècle dernier, incarnent cette notion de l'héroïsme chrétien, leur vie les apparente aux anciens solitaires de la Thébàide; leur programme est la fuite du monde à tout prix et l'austérité corporelle illimitée. Séraphin de Sarov vit en ermite de dix-sept à septante ans; sa théorie est la suivante : « si l'âme ne se délivre de ce monde, elle ne peut aimer Dieu; on ne peut renoncer complètement au monde en restant dans le monde. Pour percevoir la lumière du Christ, il faut se soustraire

aux objets visibles, n'avoir en soi aucune image physique, se cacher en quelque sorte dans le cœur de la terre; il faut être mort à tout, il n'est point d'autre chemin. » L'extrémisme soviétique n'est pas une importation étrangère; le Russe est un chercheur d'absolu qui va aux dernières conséquences de ses principes, quand il se décide à les appliquer. Il se rencontre pourtant des adeptes de la voie moyenne qui travaillent à la sanctification du commun des fidèles. Un prêtre de paroisse, tel que le P. Jean Serguier, de Kronstadt, parvient à exercer une action si populaire que la Russie entière se tourne vers lui. Quoi qu'il en soit de sa personne et de la réclame officielle dont il a bénéficié, il a laissé une sorte de journal de sa vie intérieure en plusieurs volumes, qui témoigne de sa piété et de son zèle d'apôtre. Nous avons eu entre les mains quelques-uns des innombrables billets spirituels qu'il adressait à ses correspondants. La volonté de Dieu, la sanctification des peines de la vie, la puissance de la prière, tels étaient les motifs dominants de ses conseils. Lui aussi, cependant, voyait dans la perfection un idéal presque inatteignable. Qu'est-ce que la sainteté, se demande-t-il dans le journal de sa vie? Et il répond : « C'est l'absence de tout péché et la plénitude de toute vertu. Cette vie vertueuse et sans péché, bien peu d'âmes zélées y atteignent; encore n'y parviennent-elles que lentement, graduellement, à travers un grand nombre et une longue succession d'épreuves, de maladies, de peines, de jeûnes, de veilles et de prières, non point par leurs propres forces, mais par la grâce du Christ. »

Le sentiment de la faiblesse de l'homme d'une part, un amour de Dieu plus craintif que filial d'autre part, la sensation physique du pèlerinage sur la terre russe, l'appétence du mystère et du miracle, une foi rebelle à l'esprit critique et à la démonstration rationnelle, une résignation humble et soumise aux desseins de Dieu, une pitié universelle pour tous ceux qui souffrent de l'âme et du corps — ces éléments et d'autres encore composent l'âme religieuse russe, une âme d'autant plus ouverte aux choses d'en haut que celles d'en bas ne lui donnent point satisfaction.

Si les promoteurs des nombreuses sectes du *ras kol* (c'est-à-dire des croyants en rupture avec l'orthodoxie) réunissent facilement des adeptes, si les sectes protestantes recrutent des adhérents, notamment depuis le bolchévisme, si même un moine aventurier comme Iliodore ou un triste personnage laïque comme Raspoutine, agissent sur les foules et jusque sur les classes élevées, c'est sans doute que le mobile religieux est puissant parmi les Russes, c'est que leur besoin de Dieu cherche à se rassasier, fût-ce dans les pires aberrations d'un faux mysticisme, c'est que l'Eglise orthodoxe ne sait pas assez capter le courant religieux qui travaille le pays ni étancher la soif spirituelle de ses fidèles.

Si les fauteurs de division ont tant de prise sur l'âme russe lorsqu'ils se présentent sous le manteau de la religion, qui ne voit l'heureuse influence que peuvent exercer les prêtres vraiment zélés et vertueux, les prêtres absolument désintéressés des choses de ce monde qu'il s'agisse de régime politique ou d'avantages matériels. Nous en avons d'ailleurs pour garantie l'expérience constante jusqu'à ce jour : dès qu'il se trouve en Russie un prêtre réellement animé de l'esprit de sa vocation, ses paroissiens le suivent avidement, son église se remplit, on vient à lui des alentours; ce pays apprécie et écoute les hommes de Dieu.

Elle est touchante, cette réponse des femmes de curés orthodoxes que les journaux russes citaient dernièrement. A l'approche du Concile rouge de cette année, les prêtres non ralliés à l'Eglise vivante s'attendent à de nouvelles tracasseries et à de nouveaux emprisonnements. Et leurs femmes de dire : « Ne t'inquiète pas de moi ni des enfants, nous nous tirerons d'embaras comme nous pourrons; fais ton devoir! »

Elle est bien instructive également, l'histoire récente de ce prêtre orthodoxe, le P. Potapy Emelianof qui, après s'être fait recevoir dans l'Eglise catholique, amène en bloc toute sa paroisse au catholicisme, grâce à l'ascendant de sa vertu, à son dévouement sacerdotal et à sa vive piété. Comme il a réussi à gagner la confiance de ses fidèles par sa valeur personnelle à titre de ministre de Dieu, il lui est facile d'aller plus avant et de les introduire dans l'Eglise universelle après y être entré lui-même.

Si la piété russe se distingue par ce quelque chose de plus affectueux, de plus épanoui qui la rapproche de la nôtre, et si le catholique latin se sent moins étranger dans une église russe que dans telle autre église orthodoxe, la *foi russe* avec tout ce que les Russes enferment dans cette expression, dérange singulièrement nos conceptions latines.

La foi russe, la *rousskaïa viéra*, est une notion spécifiquement nationale, une sorte de propriété russe incommunicable et immuable. Un catholique, malgré le dépaysement de la langue locale, se sentira partout chez lui dans les églises des pays étrangers où il suivra les offices de son rite; il sait que son Eglise est supranationale et qu'il est en communion avec plus de trois cent millions de fidèles. L'orthodoxe russe, parce que son pays est à lui seul tout un continent, ne se trouve bien à l'aise pour prier que chez lui; partout ailleurs, il porte la nostalgie de son particularisme religieux.

Cet état d'esprit a plusieurs causes qui relèvent de l'histoire non moins que de la psychologie. La Russie est le pays où tout se fait par ordre des autorités et qui, par conséquent, en religion comme en politique, tendra à demeurer un pays fermé aux échanges avec le dehors; une sorte de protectionnisme universel, allant des produits économiques jusqu'aux idées elles-mêmes, n'a pas cessé de planer sur la Russie.

Le christianisme, introduit en Russie par ordre de saint Vladimir au X^e siècle, y devient à la longue une institution d'Etat, un instrument de russification des terres successivement conquises; tsarisme et orthodoxie finissent par se compénétrer si intimement qu'il semblera impossible de les dissocier. D'où la suspicion de reniement national qui pèse aujourd'hui encore sur les Russes devenus catholiques de rite latin. Quiconque n'est pas orthodoxe est considéré comme appartenant à une religion étrangère à la nation.

Mais, d'autre part, la constitution de ce « sacerdoce national », que Solovief reproche si vivement à la Russie, a contribué à perpétuer la pureté de la foi et le dépôt de la tradition. Il est à peu près impossible d'innover, pour une Eglise qui se nourrit d'une religion reçue du dehors dans un degré de développement assez avancé, pour une Eglise qui se limite aux frontières nationales tout en demeurant en communion avec une Eglise-mère arrêchée dans sa croissance; pour une Eglise qui ne peut toucher à rien de ce qui est établi, avant d'avoir obtenu l'agrément du souverain. C'est peut-être à cette sorte de claustration religieuse que la foi russe doit d'avoir été préservée au XVI^e siècle de la vague de paganisme de la Renaissance et de l'esprit rationaliste du protestantisme, et au XVIII^e siècle des ravages du philosophisme incrédule.

L'esprit d'innovation, ou pour être plus précis, l'esprit définitif ne préoccupe guère l'Eglise russe; elle vit depuis un millier d'années des seules précisions des sept premiers Conciles; c'est assez dire combien l'Eglise latine qui a parcouru du chemin depuis lors, lui paraît, à première vue, éloignée d'elle. Les plus simples modifications aux usages établis lui semblent une atteinte aux traditions. Les légères réformes nikoniennes au XVII^e siècle ont provoqué un schisme qui compte encore plusieurs millions de partisans. Les prétendues réformes de l'Eglise vivante née du désordre révolutionnaire, ne feront qu'augmenter l'attachement des orthodoxes à leur culte traditionnel.

La foi russe nous apparaît donc sous un caractère de *stabilité* ou si l'on veut d'immobilité, qui la différencie de la foi catholique sous le rapport de la croissance organique ou de l'explicitation des croyances. Les Russes ne sont pas loin de nous considérer comme des relativistes en matière de foi, puisqu'à leur point de vue absolutiste, nous modifions ce qui est immuable, nous complétons une révélation qu'ils jugent close depuis fort longtemps, car ils arrêtent arbitrairement au septième Concile œcuménique la capacité définitive de l'Eglise et la croissance de l'organisme chrétien; nous clarifions ce qu'ils préfèrent conserver à l'état d'imprécision, nous portons à leur avis une main téméraire sur le dépôt intangible des vérités de la foi; ils voudraient en un mot que l'Eglise catholique eût cessé de se mouvoir depuis la cassure du XI^e siècle entre l'Orient et l'Occident.

Les Russes plus que les Grecs, répugnent à la pensée d'un développement dogmatique, car ils n'ont pas vécu comme eux les siècles de mouvement des premiers Conciles.

Puisque nous cherchons à comprendre des idées qui ne sont point les nôtres ou tout au moins à en dresser sincèrement l'inventaire, notons encore que pour les Russes « la foi est en même temps pensée et sentiment » selon l'expression de Khomiakof; il faut même dire que pour un grand nombre d'entre eux, la croyance est une opération du cœur bien plus que de la raison. Si nous saisissons bien cette attitude, elle consiste à éliminer la raison pure des questions où la foi est engagée, à renoncer à étayer le mystère de démonstrations rationnelles, à redire en cette occurrence le mot de Pascal : orgueilleuse raison, tais-toi! C'est une foi qui se contente de la seule autorité de Dieu.

Cet état d'esprit se reflète en maintes circonstances de la vie religieuse des Russes. Les apologistes de la religion exposent plus qu'ils ne démontrent; les prédicateurs, s'ils s'en rencontrent, exhortent plus qu'ils ne prouvent; les hagiographes ne demandent aucun service à la critique historique; les missionnaires envoyés parmi les sectaires se contentent d'aligner des citations scripturaires. L'homme du peuple verrait une irrévérence dans le recours à l'argumentation en faveur des grandes vérités chrétiennes; puisqu'elles viennent de Dieu, elles n'ont pas besoin du concours de la raison humaine pour s'imposer aux croyants.

Cet état d'esprit entraîne d'autres conséquences; les théologiens russes, dans les traités courants et les catéchismes usuels, se contentent de généralités sur une certain nombre de questions où nous introduisons des précisions minutieuses; ils ne connaissent pas la théorie de la matière et de la forme dans les Sacraments, ni la distinction entre péché véniel et mortel, entre Eglise enseignante et enseignée, ni les diverses appellations de la grâce, actuelle, habituelle, etc., ils éprouvent une vraie répugnance pour la casuistique de nos moralistes qu'ils accusent d'indiscrétion. Tout ce travail de fixation, de dialectique ou d'analyse s'est accompli en Occident depuis la séparation des Eglises; la Russie comme l'Orient, non seulement n'y a pris aucune part, mais encore, elle n'en conçoit pas l'utilité pour elle; il lui semble irrespectueux de faire intervenir le raisonnement humain dans les choses de la foi.

Ces constatations nous laissent entrevoir la vraie face du problème de l'Union des Eglises; les différenciation vont bien au-delà des quelques litiges dogmatiques ou disciplinaires qui ne sont que les phénomènes visibles d'une pensée religieuse profondément distincte de la nôtre. Nous nous en convainçons plus encore si après avoir exposé quelques-uns des traits généraux de l'Eglise russe, nous abordons brièvement les difficultés de l'Union.

II. — Les Difficultés de l'Union.

Le médecin placé en présence d'un malade ne se contente pas, s'il veut le guérir, de remédier aux troubles organiques qui ne sont que la traduction extérieure du malaise interne: il doit s'enquérir de l'hérédité, du climat, du régime alimentaire, de la constitution physique, des accidents antérieurs, etc. Il en va de même pour le retour à l'unité chrétienne. C'est peu que de répondre avec autorité aux accusations mal fondées de la partie adverse ou de lui signaler ses propres déficiences; il faut aller à la source même des malentendus ou des jugements erronés.

Nos théologiens, nos historiens, nos liturgistes font certes de bonne besogne quand ils défendent nos positions à propos de la primauté de saint Pierre, de la primauté romaine, de l'infaillibilité doctrinale du Pape, de l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge, quand ils revendiquent l'orthodoxie des papes Lilière, Zozime, Vigile et Honorius, quand ils justifient les thèses catholiques sur le Filioque, le Purgatoire, les Indulgences, la récompense immédiate des élus, quand ils légitiment nos usages concernant le pain azyme, l'épiclesse, la communion sous une seule espèce et le baptême par infusion. Mais pour avoir gain de cause sur les objections concrétisées, nous n'obtenons pas encore un accord sur le fond, c'est-à-dire sur les idées directrices qui alimentent ces mêmes objections, et nous revolvons au rouet, comme dit Montaigne.

L'Eglise latine a le sens de l'universalité; elle sait que son divin Fondateur a apporté au monde un salut et une révélation universalistes et qu'il a fondé une Eglise supranationale, indépendante des limitations territoriales; elle a, d'ailleurs, trouvé à Rome dans ses commencements, le spectacle d'un peuple qui amalgamait sous ses lois les nations les plus diverses de l'univers connu alors.

L'Eglise russe a été marquée du sceau nationaliste dès son berceau, cette marque lui a été imprimée plus profondément encore par le bouversement des tsars, qui la maintenaient en tutelle comme une institution d'Etat; relevée pratiquement de la juridiction de Constantinople par l'érection du patriarcat de Moscou, elle fut ensuite assimilée aux rouages administratifs de l'Etat par la substitution d'un Saint-Synode au Patriarcat. Elle ne s'est jamais sentie universelle que par son union mystique avec les Eglises orientales.

L'Eglise latine a le sens de la construction logique et de la précision dans les idées; elle a fréquenté tant de peuples, de races et de nationalités qu'elle a été amenée à délimiter ce qui devait être cru et pratiqué par tous; elle s'est mesurée avec tant d'idées

religieuses ou philosophiques, avec tant de systèmes humains différents de son armature dogmatique qu'elle a dû expliciter clairement ses croyances, fixer les contours de sa doctrine morale et de son Credo; elle n'a pas pu livrer à l'arbitraire ou aux interprétations personnelles le dépôt de sa foi. Elle a construit un édifice spirituel où tout est cohérent et logiquement déduit. Elle a grandi comme l'enfant devient homme, en fortifiant son organisme sans changer sa substance.

L'Eglise russe, empreinte de l'esprit russe puisqu'elle n'a pas pu recevoir d'autre greffe, n'a pas le goût des délimitations nettes et tranchées: elle vit de la foi plus qu'elle ne la travaille. S'il est vrai que le Russe, comme on l'a dit, pense plus qu'il n'aboutit et ne se soucie guère de l'idée claire, les croyants russes n'éprouveront pas la nécessité des élucidations théologiques ou morales. Héritiers d'une religion toute faite, c'est-à-dire dessinée dans ses grandes lignes, ils se contentent de la conserver sans la moindre retouche. Au reste, l'Eglise russe, bornée au peuple russe, n'avait pas à craindre d'attentat contre la vérité religieuse. La censure tsariste veillait à la pureté de la foi, et, malgré quelques défaillances, elle mettait au service de l'Eglise une sorte d'inquisition permanente. La foi russe était un domaine fermé où nul critique, nul rationaliste ne pouvait s'aventurer impunément. C'est ainsi qu'elle a pu se transmettre pendant un millier d'années sans formuler plus explicitement son contenu.

L'Eglise latine a le sens de l'autorité, de l'ordre et de la hiérarchie. Elle a succédé dans Rome à cet empire qui étendait son ombre tout autour du bassin méditerranéen et à l'intérieur des terres occidentales, à ce pouvoir assez fort pour inspirer au loin le respect du nom romain et assez souple pour respecter à son tour les libertés ou les autonomies locales. Cette autorité, cet ordre, cette hiérarchie avaient leurs cadres constitués, leurs attributions délimitées avant même la fondation de Byzance et bien avant le baptême de la Russie. Cette autorité s'incarne en un chef doué d'un pouvoir personnel et elle s'exerce conjointement avec la collectivité épiscopale ou oecuménique; elle est à la fois absolue et tempérée, animée de souplesse et de sécurité; elle est la tête de l'Eglise sans absorber l'Eglise, comme la tête gouverne le corps sans supprimer le mouvement des membres. Cette autorité spirituelle, malgré les vicissitudes des siècles a toujours su dégager son indépendance de son voisinage ou de sa confrontation avec les puissances séculières.

L'Eglise russe a exercé tout d'abord une autorité déléguée par Constantinople; les tsars l'ont ensuite rendue autonome vis-à-vis du patriarcat oecuménique pour la tenir à leur discrétion à l'intérieur; puis la sœur cadette a fini par dépasser son aînée en gagnant en nombre et en influence à mesure que celle-ci voyait pâlir son prestige. L'Eglise russe ne reconnaît qu'un chef invisible, Jésus-Christ, mais elle obéit pratiquement à une tête visible qui est le Patriarcat ou le Saint-Synode, et l'on ne peut pas dire que les mouvements de cette tête visible lui viennent toujours d'elle-même; les tsars lui en ont inspiré ou dicté plus qu'il ne convient à une Eglise qui s'appelle autocéphale, et les Soviets suivent les traditions tsaristes à cet égard. L'Eglise russe plie sous le joug de l'autocratie séculière voit dans le pouvoir pontifical une autorité spirituelle qui l'épouvante alors qu'elle s'accommode de l'ingérence de l'Etat russe dans les affaires de l'Eglise. Ce qui surtout lui semble inadmissible, ce n'est pas l'unité de commandement qu'exerce le Pape dans l'Eglise ce n'est pas l'unité de commandement qu'exerce le Pape dans l'Eglise catholique, puisqu'elle le reconnaît comme le Patriarcat de Rome, c'est son universalité de commandement doctrinal pour toutes les Eglises chrétiennes.

Nous voici parvenus à l'un de ces faits cruciaux que recherchent les philosophes. Ce que nous venons de dire de l'esprit d'universalité, de construction et d'autorité, nous permet de saisir le point où l'Occident et l'Orient commencent à suivre deux routes divergentes, après avoir cheminé de concert. Ce point, c'est une mentalité religieuse différente, c'est une double conception de la mission, du rôle, de la vie et de l'organisation de l'Eglise, c'est la juxtaposition plutôt que l'opposition de deux aspects d'un même idéal.

Les particularismes nationaux ont joué un rôle décisif dès les premières tensions entre Rome et Constantinople et n'ont fait que s'accroître par la suite; les divergences dogmatiques ou liturgiques n'ont été invoquées que pour couvrir les vraies revendications qui étaient d'ordre politique. L'origine virtuelle du schisme grec remonte à la fondation de Constantinople comme nouvelle capitale de l'empire en 325 et à la prééminence d'honneur que réclamaient cinquante-six ans plus tard les évêques de la Rome du Bosphore:

c'est un mobile politique et nullement religieux, c'est l'amour des dignités joint à la fierté nationale qui entraînera à la longue la rupture de l'unité chrétienne. Après avoir revendiqué un Patriarcat pour chaque capitale, on en viendra à désirer une Eglise autocéphale pour chaque nation. Le principe séparatiste se retourne presque aussitôt contre ses auteurs, et l'unité orientale est successivement rompue en Perse, en Arménie, en Egypte, en Ethiopie, au Malabar, avant même que Photius et Michel Cérulaire aient paru. La Russie se détache au XVI^e siècle, le Monténégro au XVIII^e. Au siècle dernier c'est le tour du patriarcat d'Ipek, et des principautés balkaniques, Serbie, Roumanie, Bulgarie, royaume de Grèce. La dernière guerre a provoqué encore de nouveaux démembrements, puisqu'on nous signale des autocéphalies albanaise, lettone et polonaise.

L'idée nationale, en toutes ces conjonctures affligeantes, absorbe l'idée religieuse, et plus les autocéphalies se multiplient, plus aussi les éléments de résistance à l'unité se conduisent, plus il est difficile de proposer une autorité commune, en présence de cette multiplicité d'Eglises locales, jalouses de leur personnalité ethnique. La séparation initiale du grand schisme est attribuable sans aucun doute à d'autres causes encore que celles dont nous venons de parler; mais notre objectif n'est pas d'établir le bilan de nos responsabilités du X^e siècle, et nous nous en tenons à l'état d'esprit des dissidents.

Par une évolution peut-être inconsciente, les orthodoxes en sont venus à professer une théorie très distante de la nôtre sur l'unité du corps mystique du Christ qui est l'Eglise; ce corps, selon eux, pourrait être constitué par des membres épars que réunirait ensemble le lien de la charité dans le Christ. Elles répugnent à se ranger sous l'obédience du successeur du prince des apôtres, et cependant, elles se laissent plus ou moins asservir par les princes de ce monde. Elles ne comprennent pas notre étonnement devant cette contradiction, parce que leur notion de l'autorité dans l'Eglise repose sur l'idée de collectivité, parce qu'elles bercent leur isolement mutuel d'un rêve œcuménique qu'elles n'ont pu réaliser depuis dix siècles, parce qu'elles se réfugient derrière l'hypothèse d'un Concile universel qu'il leur est impossible de réunir, parce que, malgré tout, elles réussissent à vivre et à durer et que leur fractionnement grandissant leur donne l'illusion de la vigueur.

C'est peu de dire que notre idée d'unité et d'autorité n'est pas accueillie par les orthodoxes; ils l'attaquent vivement et rejettent sur l'Eglise catholique les malheurs provoqués par la désunion. Un laïque russe, dans une conférence sur l'Union des Eglises donnée il y a quelques mois, exposait le point de vue orthodoxe avec la netteté désirable. Aux yeux de l'orthodoxie, disait-il, il existe un principe essentiel, une garantie certaine, un critère décisif de l'unité chrétienne, c'est l'amour dans le Christ. L'Occident a introduit la raison dans la foi, et il a perdu l'amour, puisque l'amour qui est le principe vivifiant de l'Eglise s'oppose à l'autorité d'un seul, puisque nulle autorité juridique individuelle ne peut conserver le dépôt de la foi. Toutes les concessions peuvent être tentées en matière administrative ou disciplinaire, mais l'accord sur la foi doit être absolu, et selon la foi chrétienne la partie c'est-à-dire le Pape ne peut pas commander au tout, c'est-à-dire à l'Eglise. Le schisme provient de ce qu'un jour quelqu'un a dit : L'Eglise c'est moi. la solution du conflit serait la suivante : la juridiction universelle au Pape, l'autorité universelle à l'Eglise.

A travers ces exagérations manifestes où le sentiment prévaut peut-être sur la raison, on discerne cependant un désir sincère de rapprochement. Et le conférencier signalait la nécessité de se connaître mutuellement avant de se concerter, d'aller au cœur même du débat, de ne point se contenter de dresser un catalogue de désordres, de travailler à l'union des âmes et non à une addition arithmétique.

Les difficultés de l'Union ont leur source commune dans la *théologie même de la constitution de l'Eglise* qui divise catholiques et orthodoxes; on voit dès lors l'importance d'une connaissance des deux traditions, des deux doctrines sur ce sujet.

III. — Les Terrains d'entente.

Est-ce dire qu'il faille mettre en doute la possibilité d'un retour à l'unité? Nous ne le pensons pas, et ce serait peut-être pécher contre le Saint-Esprit. Nous n'avons point le droit de préjuger les desseins de Dieu ni de douter de l'efficacité de la prière du Sauveur qui veut que nous soyons un. Il est au surplus et enfin

quelques terrains d'entente où une rencontre immédiate est possible.

Si nous procédons avec prudence et pondération à l'opération qui consiste, selon Descartes, à « *vider la corbeille* » pour ne retenir que les bons fruits, nous découvrirons soit de notre côté soit du côté russe plus de possibilités d'accord qu'il ne semble à première vue.

Pour notre modeste part, nous rapportons une *leçon d'humilité* de notre long séjour en pays orthodoxe. Sans adopter certes, les préjugés et les préventions orthodoxes, sans rien sacrifier des doctrines catholiques les plus méconnues par les dissidents, on peut et l'on doit dire quand on a vu de près leurs Eglises, que ces Eglises ne sont point mortes : leur vie diminuée n'est point frappée de la stérilité absolue qui leur a été trop souvent et trop légèrement prêtée. Nous aimerions que nos manuels de théologie ou d'histoire ecclésiastique fournissent au clergé occidental des notions moins sommaires sur l'orthodoxie et qu'ils n'en parlent qu'avec cette affection chrétienne qui gagne les cœurs. Nous aimerions la réalisation pratique de ces belles paroles de Benoît XV : « L'Eglise du Christ n'est ni latine, ni grecque, ni slave mais elle est catholique; tous ses fils sont égaux devant elle. » Notre latinisme, trop conscient de sa valeur, n'incarne pas à lui seul toute l'œcuménicité; celui qui voudra être grand parmi vous dit l'Evangile, devra se faire le serviteur de tous.

Ah! nous savons bien, nous savons trop que des Russes outranciers s'occupent plus de déformer le catholicisme que de le comprendre. Ils appellent esclavage notre discipline, fanatisme notre apostolat, hérésies nos définitions, despotisme notre autorité, violence nos conversions, éteignoir de la science notre index, formalisme notre codex. Plutôt que de les aigrir en leur rappelant la centaine de volumes du catalogue de leur censure laïque, ou leurs conversions policières à l'orthodoxie ou la médiocrité de leur zèle et d'autres faiblesses encore, nous avons tout avantage à leur témoigner la charité la plus large. Car, il en est d'autres, beaucoup plus nombreux, que l'amour du Christ anime sincèrement et qu'une réelle *bonne foi* rattache à l'âme de l'Eglise. Cette bonne foi va plus loin qu'on ne pense; la très grande majorité du peuple russe reste étrangère aux débats purement techniques, elle n'est attentive qu'à la conservation des usages qui traduisent sa croyance : elle répondrait volontiers à l'interrogateur étranger comme ces vieux croyants dont parle Lieskof : « Nous demandons dans nos prières de faire une fin chrétienne et de bonnes réponses au jugement dernier. »

La *piété* de ce peuple est un autre élément favorable; un peuple qui prie n'est pas loin du règne de Dieu; les Eglises se rejoignent par le sommet devant les autels du Seigneur; les prêtres, les fidèles orthodoxes les plus pieux sont ceux que l'esprit d'unité peut toucher le plus efficacement; plus les Russes cherchent à vivre de leur foi, plus nous nous élevons nous-mêmes dans les régions de la foi, plus aussi notre rencontre est facilitée.

Nous nous faisons un reproche de n'avoir pas signalé le *monachisme* parmi les traits caractéristiques de la Russie; sur ce terrain éminemment spirituel, l'accord préalable est réalisé, nous voulons dire que sur cette forme de vie plus parfaite, les conceptions dominantes sont identiques chez les catholiques et les orthodoxes russes, bien que les réalisations présentent quelque variété. Le moine russe fuit le monde sans se préoccuper du salut du monde; il y travaille indirectement parce que le monde vient à lui, mais la préoccupation de sa sanctification personnelle le domine et prime toutes les autres. Il a d'ailleurs conservé dans leur rigueur primitive la pratique des veilles liturgiques, des longs jeûnes, du travail manuel, ce qui ne va pas sans vertu. Les couvents russes ont toujours été le rempart de l'orthodoxie; le peuple ne s'y trompait pas et il en faisait des lieux de pèlerinage; quant au mépris que professaient généralement pour les moines les intellectuels russes, il traduisait plutôt une désinvolture d'esprit qu'une hostilité sérieuse. Nous avons vu des Filles de la Charité, nos compatriotes, recevoir quelques mois l'hospitalité d'une grande ville russe, à la faveur de la révolution naissante. Leur costume religieux leur attirait les hommages et les bénédictions des gens du peuple, à leur passage dans les rues. La violente campagne irréligieuse des Soviets ne détruira pas ce respect ni ce goût de la vie monastique; la force n'a jamais tué l'esprit. Les Soviets ont dispersé les moines, mais ils ne peuvent rien sur le souffle de Dieu; l'expérience de certains pays occidentaux est là pour nous en convaincre.

L'éducation liturgique du peuple russe réclame également

toute notre attention; si les rites sont pour lui le véhicule et la traduction sensible de sa foi, c'est donc à notre amour de la liturgie qu'il reconnaîtra en nous des chrétiens. Les dévotions individuelles ne sont guère son fait, non plus que les dévotions additionnelles dont s'est enrichi peu à peu le culte latin. Son culte à lui va au saint sacrifice, à l'office, à Notre-Seigneur, à la Sainte-Vierge, aux saintes images, à la croix. Il goûte singulièrement la liturgie solennelle, les prières collectives, il s'abandonne tout entier à l'influence du lieu saint, considéré comme atmosphère spirituelle à l'heure des offices. A ce peuple élevé au milieu des solennités liturgiques et des saintes images, le culte divin est aussi cher que la foi elle-même puisqu'il la lui transmet par le symbolisme dont il est saturé.

Nous arrêterons là cette rapide exploration des terrains de rapprochement, mais elle suffit, pensons-nous, à établir que, préalablement à tout pour parler direct, il est des occasions et des moyens immédiats de préparer les voies. Il en est de l'idée de l'Union des Eglises comme de l'avènement du royaume de Dieu; elle est un levain destiné à faire fermenter toute la masse chrétienne; cette œuvre de pénétration est lente et obscure; mais si les causes secondes que sont nos pensées, nos sympathies, notre charité, nos prières fournissent leur part de préparation, la cause première qu'est la grâce divine trouvera la chemin aplani. C'est à ce travail

de connaissance affectueuse de l'orthodoxie russe que nous avons voulu collaborer.

* * *

Zolovief a écrit que l'abîme si profond qui sépare le catholicisme et l'orthodoxie a été creusé par la main des hommes et non par la main de Dieu; par conséquent, la main des hommes peut aussi et doit le combler. C'est un petit livre russe, écrit par la main d'un prêtre catholique, le P. Ourbane, de la Compagnie de Jésus, qui a contribué, pour une grande part, à combler l'abîme qui séparait du catholicisme le P. Lniélianof, dont nous avons parlé. Ce petit livre est rédigé dans un esprit de charité fraternelle, digne d'imitation, et il expose, avec une bienveillante sérénité, le point de vue catholique sur toutes les questions controversées entre l'Orient et l'Occident.

Nous avons donc quelque chose à faire en vue de l'Union des Eglises, et nous avons une méthode à suivre dans ce travail; c'est de *connaître* d'abord et *d'aimer* ensuite nos frères séparés. Plaise à Dieu que notre humble contribution à la connaissance et à l'amour de l'Eglise russe parvienne à vous en persuader.

A. MANIGLIER.
Assomptionniste.

La philosophie latente et l'Orthodoxie

L'étude que je me permets de vous présenter ne porte pas sur la philosophie moderne affranchie de toute idée religieuse. Le néo-paganisme philosophique a certainement pénétré en Russie comme ailleurs. Nietzsche, Schopenhauer, Comte et tant d'autres ont malheureusement trouvé beaucoup d'adeptes dans le pays de saint Vladimir, de saint Serge de Radoneje et de saint Séraphime. Mais puisque le but de nos réunions est de travailler à l'union des Eglises, nous étudierons ici une autre philosophie, notamment celle qui est intimement liée à toute l'idéologie de l'Eglise russe orthodoxe. Pour éviter toute confusion j'emploierai toujours le mot « orthodoxe », traduction du mot russe « pravoslavnyj », simplement pour désigner la religion de la grande majorité du peuple russe.

On peut distinguer deux philosophie orthodoxes et russes. Il y a la philosophie officielle, la philosophie des vieux manuels scolaires et des traités de théologie. Cette philosophie est en somme un souvenir historique et un reste de philosophie scolastique. Au XVI^e et au XVII^e siècle, une grande partie de la Russie du Sud se trouvant sous la domination polonaise, l'orthodoxie y vivait en lutte continue avec le catholicisme; pour mieux se défendre et mieux attaquer, l'orthodoxie emprunta au catholicisme sa dialectique et une grande partie de sa métaphysique. Plus tard, cette infiltration latine se répandit presque dans tous les séminaires de Russie. Ainsi, encore au début du XX^e siècle, dans des ouvrages classiques de théologie orthodoxe, nous trouvions, par exemple, les arguments de saint Thomas pour prouver l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme humaine.

Mais, disons le tout de suite, cette philosophie là ne prit jamais racine dans l'ensemble de la pensée russe orthodoxe. Elle n'exerça presque aucune influence sur la vie religieuse, sur l'ascétisme ou sur la morale. Elle ne trouva point de partisans enthousiastes. Bien plus: elle provoquait d'une façon chronique un mécontentement, une réaction parfois violente, un mépris tellement répandu qu'aujourd'hui le mot « scolastique » veut dire en Russie — aridité, fausseté, sophisme. Pour beaucoup, l'épithète de scolastique est une parole injurieuse, comme canaille ou jésuite.

L'opposition à la scolastique contribua, pour une large part, tant à la diffusion de la philosophie d'origine protestante, qu'à

l'épanouissement de la philosophie vraiment orthodoxe, vitale, autochtone, spontanée, populaire et influente dans tous les domaines de la vie orthodoxe. Nous voilà donc arrivés à l'objet principal de notre leçon.

* * *

Cette philosophie propre à l'orthodoxie, venant non du dehors, mais des profondeurs intimes de l'âme, de la conviction orthodoxe — je l'appelle philosophie *latente* de l'orthodoxie. Et je m'explique. Cette philosophie loin d'être réunie en un système clair et net, loin d'être codifiée, formulée, déterminée, n'est d'ordinaire pas même dégagée de la masse complexe d'idées et de sentiments du croyant orthodoxe. Ce sont des axiomes plus ou moins métaphysiques ne possédant pas d'enveloppes verbales stables et précises. Ils inspirent l'exaltation religieuse des slavophiles du XIX^e siècle et des plus sérieux de leurs continuateurs d'aujourd'hui. Ces axiomes sont d'autant plus puissants qu'ils sont d'ordinaire inconscients et, par ce fait même, inaccessibles à la critique. Ces jugements *a priori* de la métaphysique orthodoxe sont cachés sous un amoncellement de raisonnements embrouillés; souvent, ils ne se trahissent que par quelques points d'exclamations ou des guillemets. Il faut aller les chercher non dans les dissertations plus ou moins froides des théologiens de profession, mais partout, où l'âme orthodoxe se manifeste et se dilate: dans les ouvrages de polémique sincère et spontanée, dans les romans, dans les journaux, dans les conversations privées.

Souvent on entend dire: la philosophie orthodoxe vient de l'Allemagne protestante. C'est une généralisation fautive en grande partie et injuste. Certes, la philosophie de Kant, de Jacobi et de Schleiermacher trouve beaucoup de sympathies dans la sainte Russie. Mais souvent, les idées de ces philosophes ne font que *renforcer* ou *formuler des opinions et des convictions inexprimées préexistantes*. Les principaux motifs de la pensée orthodoxe ne sont pas d'importation étrangère. La philosophie subconsciente de l'orthodoxie est beaucoup *plus religieuse* que ne l'est celle du protestantisme.

Abordons quelques questions spéciales.

La valeur de la raison. Pour les orthodoxes, la raison n'a pas l'importance capitale qu'elle a pour nous. C'est une faculté *extérieure* de l'âme, bonne pour les commençants, les faibles. Le vrai croyant n'a pas besoin de raisonnements : il a l'expérience intérieure, le « *vnoutrenny opyt* » de la vie avec Dieu; le raisonnement ne pourrait que l'éloigner de Dieu.

Parfois nous nous heurtions à des arguments comme celui-ci : La raison juge; or, Dieu, l'Infini, ne saurait être jugé par l'homme, sa créature chétive, finie; donc, la raison n'atteint pas Dieu. On voit de suite la dose de vérité qui est à la base de cet argument quelque peu enfantin. On nous dit encore : les données de la raison, les $2 \times 2 = 4$, sont communs à tous les hommes, donc vulgaires, de bas prix, tandis que le sentiment subjectif du croyant est unique dans son individualité, donc rare, précieux; par conséquent, c'est au sentiment, à la perception profonde du cœur, et non à la raison que convient la première place dans notre vie religieuse. On dit aussi : le travail de la raison est la source des erreurs, car tous les hérétiques étaient des dialecticiens; et en disant cela, on oublie que les Pères de l'Eglise étaient de meilleurs dialecticiens encore et que les hérétiques sont tombés dans l'erreur précisément parce que l'orgueil avait étouffé en eux la raison. Les théologiens orthodoxes s'en prennent souvent au péché originel qui a corrompu la raison; comme si ce péché n'avait pas atteint le cœur et comme si la grâce était impuissante à réparer les ravages de la faute d'Adam dans la raison humaine. Souvent les Russes confondent « rationnel, raisonnable et rationaliste ». L'Eglise catholique est rationaliste! Elle prouve sa vérité, donc elle est fautive! Elle cherche toujours par la raison : elle risque toujours de se tromper.

Cette défiance, cette horreur du raisonnement est un grand obstacle à l'œuvre de l'union des Eglises. Comment y remédier? D'abord, n'exagérons pas de notre côté, ne cherchons pas à raisonner avec nos frères séparés quand ce n'est pas indispensable, et surtout quand on peut atteindre de meilleurs résultats en montrant la vraie charité chrétienne à leur égard. S. Em. le cardinal Mercier, par sa charité, a fait plus pour l'Union des Eglises, que de longs traités d'apologétique. Ensuite, montrons-leur les témoignages de l'ancienne orthodoxie, d'un Damascène par exemple, en faveur de la raison et de la logique.

Il ne faudrait pas croire que la défiance des orthodoxes à l'égard de la raison est uniquement due aux influences de certaines théories occidentales bien connues. Dans les profondeurs de la « subconscience » orthodoxe nous trouvons les vrais motifs de cette aversion. Les voici. Dieu est la cause non seulement *première*, mais aussi *unique* et *complète* de tout *bien*, de tout *être*, de toute *action*, de toute *vérité*. En raisonnant, en scrutant, en déduisant les vérités de religion, l'homme s'arroge un pouvoir *divin*. C'est à Dieu de « faire la vérité »; l'homme n'a pas à y collaborer; ce serait de l'orgueil. Le bon orthodoxe s'incline devant la vérité; en la cherchant, il risquerait de la créer, c'est-à-dire de faire un sacrilège. Dieu n'a pas besoin de notre collaboration, pas plus quand il s'agit de faire resplendir la vérité qu'ailleurs. Le grand crime du catholicisme est de méconnaître la toute puissance divine et de s'attribuer une vraie *causalité* en matières religieuses, c'est-à-dire de commettre un attentat contre Dieu même, la *seule* cause de tout ce qui est.

Cet *occasionalisme* ne vient ni de France, ni d'Allemagne; il est uniquement d'origine russe orthodoxe. Si je ne me trompe, il constitue l'essence même de ce que j'ai appelé la philosophie latente de l'orthodoxie.

Cet occasionalisme plus ou moins conscient et non formulé, nous le retrouvons au fond de presque tous les reproches que les orthodoxes nous adressent.

Pourquoi la papauté est-elle quelque chose de monstrueux aux yeux des fervents orthodoxes? C'est que le pape s'arroge une *vraie*

causalité dans l'action divine. Il gouverne, il enseigne, il unifie l'Eglise à la place de Dieu, en éliminant Dieu, en le supprimant. Il est Vice-Dieu. « Comme si le Christ avait besoin de l'aide du pape, quand Il gouverne l'Eglise », s'écrie avec indignation M. Kolemne dans son livre *Le Césarisme Romain*. L'orthodoxe met toute sa confiance en Dieu, entendons-nous dire, tandis que le catholique se défie de la puissance et de la sagesse divines et cherche chez le pape ce qu'il devrait chercher chez Dieu. « Les catholiques ont un Christ paresseux, disait récemment le métropolitain Antoine, c'est un Christ qui cherche de l'aide chez le pape ». L'orthodoxe ne conçoit pas que Dieu soit la cause première et le pape une cause secondaire ou instrumentale. Khomianoff va jusqu'à affirmer que la papauté, en s'attribuant la causalité de Dieu, est un mal *absolu* et *tout puissant*.

Les orthodoxes rejettent l'Immaculée Conception surtout quand ils entendent parler d'une *coopération* de Marie dans l'œuvre divine de la rédemption. Les catholiques, disent-ils, assimilent Marie à Jésus dans son action rédemptrice, c'est de l'hérésie.

Le Filioque! Même ici, l'occasionalisme se fait sentir. Si l'Esprit Saint procède du Fils, le Fils possède une « causalité » en dehors de la causalité du Père, le Père n'est plus la « cause » — on confond cause avec principe — la cause unique et complète des deux autres personnes de la Sainte Trinité.

On rejette la doctrine catholique sur les mérites pour la même raison. « Les hommes sont sauvés uniquement par les mérites du Christ, écrit le théologien Malinovsky (*Prav. Dogm. Bogosl.*, I, III, 409 ss.), ces mérites sont infinis et n'ont besoin d'aucun autre. La doctrine catholique est un amoindrissement de la grande œuvre du Sauveur. »

Dans la pensée orthodoxe, il n'y a pas de place pour nos thèses de théologie sur la satisfaction, toujours à cause de la même pierre d'achoppement : *satisfaire* suppose *faire*, mais l'homme ne peut et ne doit rien *faire* dans le champ d'action de Dieu; le chrétien n'a pas à prendre part dans l'œuvre de satisfaction.

La multitude des œuvres catholiques, loin d'exciter l'admiration de l'orthodoxe convaincu, provoque plutôt chez lui des jugements dans le genre de celui-ci : « Pauvres catholiques! Ils ne sont pas même capables de comprendre que Dieu n'a pas besoin de secours humain et qu'il est assez puissant pour faire le bien Lui-même. » Dans le dévouement admirable de nos missionnaires l'orthodoxe voit une prétention orgueilleuse et ridicule de vouloir agir sur le monde à la place de Dieu, enlever le monde à Dieu.

Et pour ce qui regarde la grande question de l'Union des Eglises, tandis que le catholique croit devoir *agir* d'une façon intense, l'Orthodoxe songe plutôt à ne pas s'immiscer dans l'action unificatrice du Tout-Puissant : « Que le Pape laisse l'affaire de l'Union des Eglises à la Providence, écrivait, il n'y a pas longtemps, le professeur Pogodine, il faut que l'Eglise se pénètre d'humilité et de foi vivante (en la puissance de Dieu); allons dormir orthodoxes et catholiques, et un jour nous nous réveillerons membres d'une seule Eglise. »

Si nous voulons donc rapprocher l'heure tant désirée de l'union, attirons avant tout l'attention de nos frères orthodoxes sur l'erreur inconsciente mais capitale qu'ils commettent en opposant toujours l'action de Dieu à l'action des hommes. Montrons-leur que, dans toute l'œuvre de la création, Dieu se plaît à employer la collaboration des créatures; que la causalité humaine est tout entière une action de Dieu; que la puissance de Dieu se manifeste encore plus dans la création des causes secondes que dans une production immédiate des effets. Evitons les jugements téméraires sur les orthodoxes : n'attribuons pas à la *paresse* ou à l'*incapacité* un manque d'action qui nous choque, mais qui est dû à une piété sincère quoique erronée et à un ardent désir de voir Dieu seul glorifié.

Passons-maintenant à un autre point de la philosophie latente orthodoxe : l'identification en matières religieuses du *spirituel et de l'abstrait*.

On aurait tort de croire que le Russe croyant substitue régulièrement l'abstrait au spirituel. Mais, inconsciemment, il est prédisposé à le faire, surtout quand il parle de l'Eglise. Il est hanté par une préoccupation sublime en elle-même, mais dangereuse, d'assurer aux valeurs spirituelles et morales une complète indépendance de tout ce qui est contingent, variable, créé. Il semble oublier que le Créateur a établi Lui-même un plan admirable d'action réciproque du spirituel et du matériel, du visible et de l'invisible. L'orthodoxe a parfaitement raison de concevoir la religion comme n'étant pas de ce monde; mais il oublie trop facilement que la vérité de l'Incarné doit entrer dans le monde entier pour le régénérer et le faire collaborer au triomphe du spirituel sur la matière. Au fond, c'est la même tournure d'esprit que nous avons constatée en analysant l'occasionalisme russe.

Prenons un exemple de la confusion que j'ai en vue : l'infailibilité de l'Eglise. L'orthodoxe veut que cette infailibilité soit absolument spirituelle, c'est-à-dire radicalement libérée de toute attache, de tout rapport, non seulement avec la papauté, mais en général avec n'importe quelle entité visible et humaine. « Même si tous les orthodoxes n'avaient jamais existé, dit en substance M. Kolemine, même si tous les hommes étaient damnés, — l'Eglise orthodoxe, elle, reste parfaitement immuable, spirituelle, éternelle et infail-
liblé. »

Et puisque M. Kolemine ne va pas jusqu'à identifier l'Eglise avec Dieu, qu'est-ce donc cette église sinon un idéal admirable, mais abstrait, non réalisé? On nous dit encore l'Eglise — c'est l'amour infini; autant vaut dire : l'Eglise n'existe que comme une idée abstraite, car Dieu seul est l'Amour infini existant.

Nous sommes en présence d'une erreur immense. Mais toute grande erreur suppose une encore plus grande vérité, dans laquelle elle est une simple lacune. Dans le cas présent, la grande vérité consiste en ce que Dieu, l'Infaillible, l'Amour infini, est le but final et la dernière raison d'être de l'Eglise. Efforçons-nous de nous entendre avec nos frères sur ce terrain-là.

* * *

La liberté, nous dit-on encore, est le plus grand bien que l'homme possède. La vie de l'âme consiste à adhérer au bien et à la vérité en pleine liberté. La perfection consiste dans l'art de faire des sacrifices; et le plus parfait des sacrifices est de savoir porter le joug de la liberté et de ne pas chercher à se débarrasser du fardeau de la liberté en confiant aux autres le soin de choisir entre le bien et le mal. Le chrétien parfait s'élançait vers Dieu sans avoir recours aux lois, aux préceptes, à la direction d'un autre; il ne s'appuie que sur sa liberté. Mais si la liberté est le plus grand bien ou plutôt l'unique bien, ce qui s'oppose à la liberté est un mal quasi absolu. Or, ce qui s'oppose à la liberté, ce qui la détruit, c'est l'autorité. En se

soumettant à une autorité, on renonce au sacrifice, à la responsabilité, au labeur angoissant du choix perpétuel entre le bien et le mal. Celui qui a recours à l'autorité, à l'obéissance est un fainéant, un lâche; il préfère s'endormir dans la commodité, que de vivre dans le sacrifice; en cherchant chez l'autorité la solution de ses cas de conscience, on renonce par le fait même à sa propre conscience, c'est-à-dire, on devient nul ou malhonnête. Le Pape n'a pas d'autorité, l'Eglise n'a pas d'autorité. Dieu n'a pas d'autorité. La Pape et l'Eglise n'en ont pas, parce que agir sur la conscience des fidèles c'est empiéter sur le domaine de Dieu, seul auteur et cause de tout bien, comme nous l'avons vu plus haut en parlant de l'occasionalisme russe. Dieu lui-même n'a pas d'autorité, parce que l'autorité étant un mal moral répugne à la nature de Dieu qui est la charité et la liberté parfaites. L'autorité est essentiellement de l'orgueil; le Pape est orgueilleux, Dieu ne l'est pas.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les erreurs philosophiques qui ont donné lieu à cette théorie. Mais en passant, je signale seulement les effets déplorables que la théorie de l'opposition entre la liberté et l'autorité a eue pour l'orthodoxie et pour la Russie pendant toute la bourrasque du bolchévisme.

Le souci de la liberté et de l'indépendance du spirituel, la préoccupation de garantir la religion contre toute ingérence du monde visible, de tout ce qui est contingent, variable, humain — cette tendance générale se manifeste aussi dans les théories sur la société. La société, nous dit-on, est un phénomène de ce monde, par conséquent la vie et la vérité religieuse sont infiniment plus haut que la société et l'Eglise ne saurait être une société même parfaite. L'Eglise doit aider l'Etat à devenir une société parfaite, elle ne doit jamais le devenir elle-même : ce serait abaisser le divin Infini jusqu'au niveau du fini et du contingent. L'Eglise catholique est une société; elle remplace la liberté et l'amour de Dieu par des lois, par l'obéissance, par un juridisme qui tue l'esprit; elle a un gouvernement central; elle s'engage dans des querelles interminables avec ses sœurs, les autres sociétés, les autres organismes sociaux. Pour un orthodoxe, s'unir à l'Eglise catholique équivaut à trahir la patrie, la société nationale.

Conclusion. — 1^o Je n'ai donné qu'un aperçu. Il y a un monde entier à étudier. Etudions-le. Il ne suffit pas de prouver les dogmes catholiques, si nous ne jetons pas un pont entre notre théologie et la mentalité orthodoxe;

2^o Apprenons à estimer la bonne foi de ceux qui nous combattent;

3^o Ne nous décourageons pas. Les difficultés mêmes que nous rencontrons sont de bonne augure : ce désir ardent de voir Dieu seul glorifié, tôt ou tard amènera les orthodoxes sincères à comprendre la pensée catholique.

4^o Soyons vraiment des instruments de Dieu par notre esprit surnaturel : c'est le meilleur moyen de dissiper le grand préjugé philosophique des orthodoxes qui est à la base de leur hostilité envers nous.

S. TYSZKIEWICZ.

La Russie et les rites

Un orthodoxe russe dans une étude récente sur « l'Essence de la conscience orthodoxe russe » signale comme une particularité pravoslave le « besoin d'extérioriser le sentiment religieux ». Ce besoin psychologique se traduit par le culte extérieur et public, par l'ensemble des signes, des gestes, des symboles qui constituent le culte, et c'est à quoi contribuent par exemple les signes de croix, les prosternations, les baisements d'icônes, les prosphores. Cet appareil culturel facilite et traduit les élans actifs de l'âme croyante qui veut sortir d'elle-même, communier avec Dieu, s'effacer devant lui.

Dans une église pravoslave, l'action divine agit directement sur chacun et produit l'union mystique de tous. Dans le catholicisme au contraire, ajoute notre auteur, dont nous avons résumé la thèse, « la liberté de la communion individuelle de l'âme croyante dans une prière commune est paralysée dans une certaine mesure par le rite latin pour autant qu'y domine la discipline, l'organisation et la réglementation ».

Voici une thèse orthodoxe qui nous dispense de prouver la nécessité du culte public, nous aurons au contraire à regretter que

les rites extérieurs aient pris tant de place dans l'orthodoxie puisque la foi de beaucoup d'orthodoxes se synthétise dans les formes rituelles. Mais voici, d'autre part, une antithèse catholique que nous sentons être de pure imagination, nous qui usons du rite latin.

Notre travail sur la Russie et les rites est situé par là-même sur son vrai terrain; les Russes ne voient pas dans les différences rituelles entre eux et nous une modification accessoire. Ils pensent que l'assistant pravoslav participe plus à fond que l'assistant latin à la communication de la grâce pendant le saint sacrifice.

Nous n'aurons qu'à fournir les pièces du dossier pour acquérir sur ce point des informations instructives, c'est-à-dire à exposer la valeur du rite byzantin pour les Russes et l'idée qu'ils se font du rite latin, pour conclure d'une part à l'insuffisance des notions russes et au respect de leur propre rite d'autre part.

I. — Le rite symbole de la foi et de la nation russes.

Si l'on nous demandait de condenser dans une formule le résultat de nos observations expérimentales sur la puissance et la signification du rite en Russie, nous dirions volontiers que le rite est le symbole visible de la foi et de la nation russes. Si nous voulons juger la religion russe dans sa forme la plus facilement saisissable, dans son expression familière à toute âme pravoslave, il nous la faut examiner dans la liturgie, dans cette voie d'accession à Dieu qui, mieux que toute autre analyse, nous initiera aux dispositions intimes du croyant russe. Si nous voulons savoir pourquoi le Russe est attaché nationalement à son rite, il nous faut discerner les liens étroits de ce rite avec l'histoire de la Russie et sa constante contribution à l'enfantement de la nation russe.

C'est qu'en effet, si la liturgie usitée en Russie n'est que la traduction slave de la liturgie byzantine, l'on peut avancer cependant que la vie liturgique des Russes présente quelques aspects particuliers à l'adaptation slave. Notre liturgie latine n'offre-t-elle pas certaines différenciations secondaires qui donnent à la piété des peuples de même rite une expression individualisée, dans un cadre cependant identique.

L'ensemble de cette liturgie orientale se ramène aux éléments constitutifs de toute liturgie : le sacrifice, les rites sensibles, la prière; ses traits spécifiques lui procurent un tel relief que le Slave s'y attache passionnément.

La solennité est la règle générale, de même que l'unité de sacrifice par autel et par église; le prêtre ne célèbre pas sans son diacre, sans son chœur de chantres, sans une assistance de fidèles. Les ornements liturgiques, par leur richesse, leur ampleur, leurs dimensions de vrais vêtements, contrastent avec la coupe réduite de la plupart des nôtres. Cette pompe toute orientale, image visible destinée à capter le regard de l'âme à travers les yeux corporels, ces processions hors de l'autel pour l'ostension de l'Évangéliste et de la matière eucharistique, cette bénédiction avec le calice contenant les saintes espèces, ces fréquents encensements en signe de vénération, ce luminaire somptueux où les lampes des icônes alternent avec l'embrasement des massifs de cierges, cette majesté du chant de l'évangile et cet appel à écouter attentivement les paroles de la sagesse, ces prières imposantes du diacre et de l'assemblée en une sorte de litanie qui énumère les intentions du peuple chrétien... tout ce déploiement solennel extériorise pour les yeux et les oreilles le sens caché des saints mystères et le met à la portée des esprits les plus simples, toute cette gradation des hommages rendus à Dieu captive un peuple semi-asiatique et sensible aux splendeurs religieuses.

L'impression du mystère qui se déroule s'accroît par la présence de l'iconostase qui interpose sa triple porte entre l'assemblée et les officiants; aux moments les plus augustes du sacrifice, de la préface à la communion, la porte centrale se ferme, un voile est tiré, et le peuple n'assiste plus qu'en esprit à l'action liturgique : seule la voix du prêtre lui parvient, d'un saint des saints redoutable que les yeux des mortels ne sauraient entrevoir.

Le prêtre, dans ses gestes sacrificatoires, retrace sensiblement les épisodes de la Passion du Sauveur, par l'emploi de la lance qui découpe les fragments du pain fermenté et de l'éponge qui en recueille les parcelles sur l'autel, par l'usage des trois voiles du calice en souvenir du suaire et du linceul du Christ, par la triple image du Christ en croix, de la Vierge et de saint Jean devant laquelle il célèbre. De cette figuration des mystères par les symboles concrets, les exemples abondent dans la liturgie dominicale usuelle,

ils ne perdent rien de leur valeur instructive aux principales étapes du cycle liturgique.

La participation de l'assemblée à la liturgie la lui rend à la fois plus familière et plus chère. La Messe constitue un dialogue quasi ininterrompu entre les officiants et l'assistance; l'acte eucharistique est ainsi suivi pas à pas par les fidèles qui, presque tous, connaissent par le menu les répons et les chants liturgiques; on ne leur voit jamais un livre à la main ce qui leur semblerait sans doute une distraction, puisque le drame mystique est assez prenant par lui-même.

Les supplications réitérées du diacre multiplient dans la foule les *Gospodi pomilouï*, à la manière des *ora pro nobis* de nos litanies; elle est ainsi tenue en état d'imploration collective. Cette foule, par une touchante et antique coutume, répond un *Amen* rythmé et recueilli à chaque formule de consécration que le prêtre psalmodie avec lenteur et solennité. Cet acte de foi à la présence réelle (qui dépose contre les partisans de l'épiclèse) révèle l'aspect dogmatique de la liturgie et sa valeur éducative; ce peuple serait-il dépourvu de tout autre élément d'information théologique, sa liturgie lui apprendrait l'essentiel de sa croyance, puisqu'elle lui sert de catéchisme usuel et qu'il la connaît à merveille.

S'il est vrai de dire avec saint Augustin que chanter c'est prier deux fois, la liturgie slave mérite sans contredit le nom de prière. Son expression rythmique si caractéristique différente du plainchant et de la musique proprement dite, satisfait les plus pures et les plus intimes exigences de la prière. Cette prière chantée synthétise la piété russe; sa qualité d'inspiration et d'exécution lui assigne une place préminente dans le monde orthodoxe; la Russie est en vérité le peuple qui chante et qui prie. Ce chant ravit l'esthétique du musicologue le plus affiné et il alimente la spiritualité du chrétien le plus affamé d'émotivité surnaturelle. Le chant byzantin s'est personnalisé en Russie jusqu'à constituer une technique autonome à la fois moins complexe et plus proche de la vie.

Sans doute l'interdiction de la musique instrumentale, la prohibition des compositions profanes conservent aux offices russes ce caractère de dignité et de légitime austérité qui leur convient; mais à cet héritage byzantin, la Russie ajoute l'accentuation humaine, l'interprétation affective, la socialité émue, la résignation dépréciative. Un sens religieux très sûr dégage les mélodies slaves de tout alliage terrestre; à leur audition, le fidèle oublie sa matérialité; son oreille captivée ne transmet à son cœur qu'une sensation épurée. Les exécutants, dans leur choral polyphonique, à la fois fondu et harmonisé ne visent qu'à leur fonction d'interprètes sacrés; c'est la louange divine sur des lèvres humaines, par des voix humaines et des âmes priantes. Louange soumise à des règles dans ses émissions, mais si souple et si aisée et si prenante qu'on la dirait improvisée. Louange astreinte à des textes millénaires, mais si animée et si nuancée et si implorante que les vocables et les sons semblent servir chaque fois pour la première fois.

C'est dans les couvents russes, des couvents de plusieurs centaines de moines ou de religieux que le culte liturgique revêtait toute sa beauté. Nous en parlons momentanément au passé parce que les destructeurs soviétiques ont dispersé ces grandes agglomérations monastiques, mais le souvenir nous en demeure toujours présent.

Le grand office de nuit se poursuit pendant quatre ou cinq heures en temps normal : aux grandes fêtes la psalmodie occupe toute la nuit; certains couvents plus austères pratiquent chaque semaine une vigile du samedi au dimanche, l'office se prolonge alors du coucher du soleil à 5 ou 6 heures le lendemain matin. Une ou deux fois par an, notamment aux derniers jours de la Semaine Sainte, les offices durent quatorze ou seize heures, presque sans arrêt. Cette fonction méritoire s'accompagne de pratiques de pénitence qui associent notre frère le corps au service divin. Un chœur de chantres, proportionné au nombre des assistants, s'acquitte du chant ou de la psalmodie; à certaines prières ou aux doxologies qui reviennent fréquemment, l'assistance multiplie les signes de croix et les poklons. Le poklone russe ou la prostration est un exercice épuisant, surtout si l'on considère qu'un moine doit journellement s'acquitter de quelques centaines de grandes prostrations, dans certains cas, leur nombre dépasse le millier. Le poklone consiste, étant debout, à se porter en avant sur la pointe des pieds pour ne toucher terre que des mains et du front, se relever sans autre contact avec le sol, et recommencer autant de fois que le prescrit le rituel, les prostrations n'étant espacées que du temps d'un signe de croix. La station debout, pendant toute la durée des offices, n'est pas non plus sans mérite, étant donnée leur prolongation.

Un chœur de plusieurs centaines de chantres et une assistance d'un millier de moines comme à Saint-Valaam du lac Ladoga, des offices pourvus de toute la pompe représentative, des chants pleins d'âme et de piété, une vie partagée entre la louange divine, le labeur des mains et des repas dépourvus de sensualité — n'est-ce pas là, malgré les dissidences, malgré les lacunes intellectuelles ou spirituelles, une armature chrétienne véritable. Oserait-on dire que toute sève spirituelle manque à cet organisme religieux qui s'alimente à la grâce opérante des sacrements, qui bénéficie de la présence réelle, qui participe à sa manière à la glorification de Dieu sur la terre.

* * *

Le culte des saintes images ne peut pas ne pas être mentionné parmi les éléments auxiliaires de la liturgie slave. Le peuple russe a donné à ce culte une extension si grande qu'aucun autre pays orthodoxe ne peut lui être comparé sur ce point. Ce peuple, dans son passé historique le plus lointain, a vu se former son unification religieuse et politique autour des icônes protectrices de la cité, de la province, du fief, du royaume et de l'empire; ce peuple a reçu le baptême à l'époque de la défaite des iconoclastes en Orient et il a presque aussitôt réagi en vouant aux images une vénération de protestation, c'est-à-dire un peu passionnée; ce peuple rejette la statuairerie religieuse à l'exemple de Byzance et il est porté à voir dans le relief des statues de nos églises une dérogation aux règles iconographiques et une source de sensations trop humaines; ce peuple jusqu'à l'avènement des iconoclastes soviétiques, recevait sa formation chrétienne devant les icônes qui ornaient les demeures privées, les locaux officiels ou administratifs et jusqu'aux murs extérieurs des églises; les icônes continuent d'ailleurs à être en honneur jusque dans le domicile de certains commissaires des soviets.

L'iconophilie russe a créé dans ce pays un art pictural traditionnel qui avait ses écoles et ses ateliers et qui demeurait l'apanage des gens d'églises. Cet art révèle lui aussi les croyances antiques en même temps qu'il les transmet fidèlement. Ainsi les théologiens unionistes consultaient avec fruit les images russes du baptême de N.-S. et de la Sainte Trinité pour se documenter sur le baptême par infusion ou le Filioque.

Si le culte des images a pris en Russie une extension telle qu'il semble parfois effacer le culte de l'Eucharistie, si la vénération des saints y paraît réduire le domaine de l'adoration de Dieu, il est cependant un objet de dévotion qu'il nous plaît de voir en Russie aussi unanime que dans nos pays catholiques, c'est le culte de la Sainte Vierge.

Les liturgies, l'iconographie, la littérature d'Eglise rivalisent entre elles pour exalter celle qui y est appelée couramment de son nom dogmatique de Mère de Dieu ou de son nom de suréminence, la toute sainte, présviataïa. L'Occident ne réunirait pas parmi les pieux panégyristes de la Vierge, des textes plus nombreux, plus théologiques, plus riches, plus lyriques que la floraison mariale qui nous vient des Pères, des mélodes, des hymnographes, des liturgistes orientaux. La Russie ici encore, ajoute son expression individuelle de piété; plus de soixante icônes de la Vierge sont dotées d'une fête spéciale et officielle: beaucoup d'autres sont l'objet de fêtes locales ou de pèlerinages. Les icônes catholiques de la Vierge de Czenstochovo et de Vilna reçoivent les hommages des croyants russes au même degré que les leurs.

C'est à cette école liturgique que se façonne l'âme populaire russe, sur toute l'étendue d'un territoire aussi vaste qu'un monde.

Au moment où le bolchévisme commençait sa propagande irréligieuse, le commissaire soviétique de l'Instruction publique donna une conférence à Moscou pendant les fêtes de Pâques, sous ce titre significatif: l'inexistence de Dieu. La salle était pleine, le conférencier développa sa thèse sans être interrompu, puis il donna la parole aux contradicteurs. Alors, un vieux prêtre russe se leva et demanda la parole. Que pensez-vous qu'aurait répondu un prêtre catholique? il eût probablement réfuté la thèse impie par des arguments appropriés. Le prêtre russe qui connaissait l'âme de son peuple se contenta de prononcer ces deux mots: *Khristos vos kressé*, le Christ est ressuscité; c'est la formule si liturgique et si chrétienne par laquelle les orthodoxes remplacent les salutations ordinaires pendant le temps pascal. Et aussitôt toute l'assistance, debout et unanime répondit au prêtre selon l'usage: *vo istinno vos kressé*, il est vraiment ressuscité. Cet argument liturgique avait suffi à faire vibrer la fibre chrétienne de l'auditoire et réduit à néant la mauvaise besogne du conférencier. Ce trait si éminemment

russe nous instruit plus qu'un long traité sur la potentialité liturgique des pravoslaves. Le Russe qui se dit pravoslavny spécifie par là même sa nationalité et son titre en même temps que sa religion; le chrétien qui se dit catholique ne détermine par ce terme ni sa nation ni son rite. C'est un fait acquis dont il faut nécessairement tenir compte; on peut et l'on doit tendre à corriger, à élargir la conception particulariste des orthodoxes en matière nationale, mais en matière rituelle il en va autrement puisqu'il existe très légitimement des catholiques de plusieurs langues liturgiques et de plusieurs rites. L'unité catholique que nous appelons de tous nos vœux ne signifie en aucune façon l'unification liturgique, et il faut adopter cette distinction avec toutes les conséquences pratiques qu'elle comporte dans le détail.

Donc les rites religieux et avec eux toute la manière d'être des adeptes de ces rites symbolisent aux yeux des Russes leur foi orthodoxe et leur nationalité, et ils vont si loin dans cette voie que la moindre modification aux usages établis équivaut pour eux à une altération grave qui leur semble menacer la foi elle-même.

De quel œil considèreront-ils chez eux le rite latin, on peut déjà le pressentir, et nous allons essayer de le dire.

II. — Le rite latin vu par les Russes.

Imaginons un pieux Russe entrant dans une église latine à l'heure des messes; il a la sensation de découvrir un monde nouveau et inconnu pour lui. L'aspect du lieu tout d'abord le surprend; point de barrière entre l'autel et les fidèles, il cherche l'iconostase et ne voit qu'une table de communion qui en est le dernier vestige; des statues mêlées aux tableaux, et parmi ces statues, des saints dont il ne sait pas le nom ou des représentations du Sacré-Cœur dont il ne comprend pas le sens; aux murs, au lieu d'icônes, des tableaux du chemin de la croix qu'il n'a jamais vus dans les églises orthodoxes; à la tribune, des orgues dont il n'a jamais vu faire usage dans les chœurs orthodoxes; des autels nombreux autour de l'autel central, alors que dans ses églises on ne compte qu'un seul autel.

Ce qui se passe autour de lui ne l'étonne pas moins. Tandis qu'une messe se célèbre au maître-autel, d'autres se disent à voix basse aux autels latéraux, spectacle nouveau pour lui qui est accoutumé à voir les prêtres concélébrer au même autel et à l'entendre que des messes chantées; la messe principale, peut-être, est accompagnée de morceaux d'orgues ou de cantiques en langue étrangère, chose qu'il ne concevait même pas; les fidèles ont chacun leur chaise et leur livre et ne prennent aucune part active à la liturgie, il n'a jamais vu cela. D'autre part, il voit ces fidèles même en semaine, s'approcher nombreux de la sainte table, ce qui est pour lui un sujet d'étonnement car il ne communie que rarement; mais il voit le prêtre ne les communier que sous l'espèce du pain azyrne, on communie chez lui sous les deux espèces et on se sert de pain fermenté. Les prêtres qui célèbrent portent des ornements liturgiques semblables à ceux qu'il connaît, mais qui, pourtant, en diffèrent notablement par la coupe parcimonieuse et la raideur des lignes. Il voit les fidèles plonger la main à l'entrée, dans un bénitier et faire le signe de croix des cinq doigts de la main; il ignore cet emploi de l'eau bénite et il se signe de trois ou de deux doigts selon qu'il est *nikonien* ou *starovièr*. Les fidèles prient à genoux, et lui ne prie ordinairement que debout; il ne se met à genoux que pour les offices funèbres ou pénitentiaires. Il demande quelle est la grande fête du jour et on lui répond que les catholiques pratiquent la messe quotidienne, tandis que son prêtre de village ne célèbre que le dimanche et aux fêtes principales de l'année. S'il pousse plus avant ses investigations, il apprendra par surcroît que les prêtres qui disent la messe observent le célibat, tandis que les siens sont mariés, ou que ce sont des religieux tandis que les moines orthodoxes n'entrent pas habituellement dans les ordres sacrés, il entendra dire que ces prêtres ou ces religieux sont des prédicateurs, des professeurs, des hommes d'études, alors que ni les prêtres ni les moines orthodoxes ne vaquent généralement aux occupations de cette sorte.

Revenons à la liturgie proprement dite et retenons l'étonnement considérable de ce Russe en face du culte latin et de ses abords immédiats, en face de cette langue, de ces usages, de ce genre de vie chrétienne où tout est nouveau pour lui.

Si cet observateur russe est de ceux qui peuvent comparer entre elles les liturgies latine et byzantine, il remarquera certainement l'évolution de la première par rapport à la fixité de la seconde et ce lui sera encore un objet de surprise, puisqu'il est élevé et nourri

dans cette idée que sa liturgie représente la forme traditionnelle du culte divin.

Mais, afin de nous mieux convaincre de ses raisons d'être surpris, dessinons les lignes générales de sa messe slave par exemple; nous aurons peut-être à y gagner nous-mêmes, en constatant concrètement de combien de nuances rituelles notre messe latine en diffère.

Dans la messe qui est familière au croyant russe, la préparation des espèces eucharistiques constitue une phase distincte du sacrifice lui-même; elle se fait par le prêtre revêtu de ses ornements sacerdotaux, à côté et à gauche de l'autel, sur une table qui rappelle celle des pains de proposition; c'est là qu'il se lave les mains, qu'il découpe dans les prosphores le pain à consacrer et qu'il verse l'eau et le vin dans le calice en le recouvrant ensuite de plusieurs voiles: c'est là également qu'il formule les mementos des vivants et des morts qui n'auront qu'un court rappel pendant la messe; une fois ces préparatifs achevés à l'aide de prières appropriées et très riches de symbolisme, il appartiendra uniquement à l'action liturgique.

Le début de la messe ou liturgie des catéchumènes se rattache de l'ancienne discipline de l'arcave; cette introduction comprend des litanies, des antiennes, du *sviaty Bogé* (chant au Dieu trois fois saint) l'entrée des officiants, l'Épître, l'Évangile, la prière pour les catéchumènes. Puis le diacre avertit par trois fois les catéchumènes de sortir de l'assemblée.

La liturgie des fidèles, c'est-à-dire des initiés, commence alors. Elle comporte une nouvelle litanie, l'hymne des Chérubins, la grande entrée ou la procession solennelle des oblatés, transportés à l'autel en passant dans les rangs des fidèles, le baiser de paix, le Credo, puis le canon de la messe. Les formules des consécrations sont prononcées à haute voix sur une lente psalmodie, derrière la clôture des portes et des rideaux de l'iconostase. Les rideaux se rouvrent et viennent alors l'hymne à la Sainte-Vierge, le chant du *Pater* par le chœur, la fraction du pain et le mélange des espèces, la communion du prêtre, du diacre et des fidèles avec les espèces qui viennent d'être consacrées; (on ne conserve les saintes espèces que pour la communion des malades et sous l'espèce du pain). Le prêtre bénit ensuite l'assistance avec le calice qui contient le reste des saintes espèces, puis le diacre consomme à la table de la préparation ces restes eucharistiques et purifie les vases sacrés, pendant que le prêtre distribue le pain béni (celui-là même dans lequel ont été découpés les fragments consacrés) et bénit l'assemblée avant sa sortie.

Ce petit exposé de la marche de la messe slave nous aide à comprendre le déroutement du Russe qui assiste à une messe latine, il nous aide aussi, pour le dire en passant, à comprendre comment un Russe, qui embrasse le rite latin, peut être accusé de renier son orientalisme, de renier ce sang de la race que sont les traditions de prière.

Là où nous avons adapté, abrégé, déplacé, les Slaves sont restés dans l'absolu, hors des contingences, dans la prolifération cultuelle qui satisfait leur âme avide de beauté spirituelle, dans l'immobilité des gestes et des paroles cristallisés pour toujours.

Notre Russe qui observe, va d'étonnement en étonnement quand le prêtre latin couvre d'un voile un calice encore vide, quand un sacristain peut préparer le calice et le porté à l'autel, quand le célébrant, à l'offertoire, trace des lignes sur le pain à consacrer sans le partager, quand il se lave les mains après la préparation des oblatés. Notre Russe ne retrouve qu'un rapide raccourci de la liturgie des catéchumènes, l'antienne unique de l'*Introït*, les neuf invocations des *Kyrie* et des *Christe*, une ou quelques oraisons. Ses liturgistes lui disent que les prières pour les catéchumènes ainsi que leur renvoi gardent encore un sens mystique, c'est-à-dire que ceux-là seuls participent vraiment à la messe qui professent le baptême et la foi des initiés ou des fidèles, et les Latins lui expliquent que cette portion de la messe est tombée en désuétude comme un organe s'atrophie ou disparaît quand il n'exerce plus sa fonction. Notre Russe constate que si l'économie générale ou la structure sacrificatoire de la messe slave se retrouve dans la messe latine, les extériorisations latines du drame mystique de la croix le désorientent, c'est le cas de le dire. Il ne voit pas passer sous ses yeux de chair le pain et le vin où les yeux de son âme verront tout à l'heure le corps et le sang du Christ, il n'entend pas de ses oreilles corporelles les paroles consécratoires, ce qui peut lui sembler une déperdition de cette *fides ex auditu* dont son rite est si prodigue, il ne voit pas assez l'unité de sacrifice et le partage de la même victime eucharistique entre les officiants et les communicants, il ne saisit

pas la relation d'affinité de notre pain béni (là où on le donne encore) avec les espèces consacrées.

Nous ne poursuivrons pas davantage ce parallélisme qui pourrait être transporté, avec les modalités nécessaires, dans le rituel des sacrements, des ordinations et dans tout le domaine des formes extérieures de piété. Ce que nous en avons montré nous paraît suffisant pour en tirer tout à l'heure les conclusions naturelles. Disons, dès maintenant, en y insistant, que sous le rite latin, le Russe a trop de peine à découvrir son propre rite pour ne pas le considérer comme une apport étranger. Il n'y a pas seulement pour lui un visage latin et un visage byzantin pour une même foi, il lui apparaît que la liturgie latine relève d'un autre corps mystique que celui de la sienne puisque le Russe étant mystique par excellence, il parvient difficilement à s'alimenter à deux écoles liturgiques. Ou bien, s'il adhère à la mystique latine et au rite latin, ce sera pour se dénaturiser à fond et rompre en quelque sorte avec ses attaches héréditaires nationales et religieuses; ce sera le cas des Russes occidentalisés par leur culture intellectuelle, qui, pour pousser aux dernières conclusions leur mouvement d'émancipation, adopteront dans l'ordre spirituel la liturgie occidentale, c'est-à-dire latine. Il ne faudrait pas méconnaître la lutte dramatique dont leur âme est le théâtre; c'est la nostalgie de l'universalité, dans la foi comme dans les idées, qui les arrache à leur particularisme de rite et de culture.

Mais les autres, mais la masse immense du peuple russe continue à signifier sa foi dans son rite; et comme ce geste dure depuis une dizaine de siècles, il a acquis une force atavique qui le rapproche d'un instinct inné. Pour cette masse, c'est déchirer violemment le contrat de prescription qui existe entre sa croyance et sa liturgie, que de lui proposer un changement de rite sans changement de foi. La résistance qu'elle oppose à tout ce qui sent la latinisation de près ou de loin est autrement profonde dans ses racines que la résistance d'une Alsace à la germanisation ou d'une Pologne à la russification: car il s'agit ici d'un peuple qui identifie ou à peu près les accidents que nous nommons le rite et la substance que nous nommons la croyance, car la richesse dogmatique et mystique de son rite supplée pour lui à la pauvreté d'informations de la catéchèse, de la prédication ou de l'écriture.

Nous appelons les sacrements les signes sensibles d'une grâce invisible. On pourrait serrer dans une formule analogue l'inquiétude profonde du Russe en face du rite latin, en disant que son rite slave est pour lui le signe sensible de sa foi provoslav. Dès lors, comment y renoncerait-il sans avoir l'impression de renoncer à sa foi même puisque dans l'hypothèse, il s'agit du Russe de la moyenne, du Russe paysan, du Russe ombrageusement slave qui ne veut rien recevoir du dehors et qui ne veut connaître que la foi et les usages de ses ancêtres.

Le problème du rite latin vu par les Russes prend un autre relief si on l'envisage sous l'aspect courant que lui ont donné les événements historiques. En Russie, le prêtre latin c'est le *kسیونдз*, c'est-à-dire, le prêtre polonais; l'église latine, c'est le *kasiol*, c'est-à-dire l'église polonaise; la foi catholique, c'est la *polaskaia viéra*, c'est-à-dire la foi polonaise, le Slave, c'est le *Katholik*; le Latin, c'est le *Katolik* (il y a tout un monde de distance entre ce *thika* et ce *ti*) de même que pour le Polonais vivant en Russie, la langue catholique, le *katolicki ienzik*, c'est la langue polonaise; le slave est le *moskal*, c'est-à-dire le moscovite; l'Église russe est la *tser Kiev* et non plus la *tserkof* slave.

C'est ici un lever de rideau sur un paysage psychologique; les personnages qui l'animent nomment chacun dans leur langue nationale et de noms différents les mêmes objets. La différence des noms traduit la différence des pensées et la différence des pensées provient d'un antagonisme de races; celui-ci à son tour a sa source dans les démêlés historiques entre la Russie et la Pologne.

Les Russes, selon la loi du nombre, ont baptisé le rite latin du nom de ses adeptes polonais qui l'ont toujours représenté en Russie sous la plus grande addition numérique. Selon la loi psychologique, ils ont donné à ce rite un nom national, c'est-à-dire polonais, en opposition à la foi russe.

Nous enregistrons ici un état de choses créé par l'histoire; nous ne disons rien, nous ne voulons rien dire qui puisse peiner quiconque; le péché contre la charité serait d'une extrême gravité quand il s'agit précisément d'unir entre eux ceux que tout semble diviser. Et quand nous aurons ajouté que, du côté polonais, certaines pratiques de latinisation des chrétiens slaves ont éveillé la méfiance des

Russes dans le passé, chacun comprendra aisément la défaveur qui pèse en Russie sur le rite latin, du fait de la confusion, de l'identification entre ces trois termes d'extension inégale : catholicisme, latinisme, polonisme.

En présence du vénérable et courageux métropolitain de Galicie, nous ne pouvons que nous incliner avec un respect ému devant le témoignage que sait rendre le sang polonais à l'affection slave pour rétablir le trait d'union entre catholicisme-slavisme.

La confusion que nous venons de signaler s'était aggravée encore depuis le dernier partage de la Pologne. La portion polonaise arrachée par la Russie voyait dans le rite latin et à juste titre le rempart de son nationalisme autant que de son catholicisme. La Russie, puisqu'il n'existait plus de Pologne, pourchassait à son tour le patriotisme polonais très légitime, sous l'espèce du rite latin.

Nous voici amenés bien loin, semble-t-il, des questions de rite, et pourtant si les Russes considèrent que leur rite est un attribut national, comment les adeptes d'un rite supranational tel que le rite latin ne leur seraient-ils pas suspects? si d'autre part, le rite slave est envisagé par les hommes politiques russes comme un moyen de régenter l'Eglise au profit de la nation russe, si les esprits directeurs de l'émigration russe se refusent à insérer une charte de liberté religieuse dans leur plan de restauration, comment ne pas songer à soustraire les catholiques russes présents ou futurs, au reproche de reniement liturgique et national, comment ne pas tenter de démontrer que ces catholiques russes peuvent et doivent être les meilleurs patriotes et les meilleurs pravoslaves.

III. — Le respect des rites et l'Union.

Notre conclusion découle d'elle-même des considérations qui précèdent. Puisque le rite slave est l'objet d'un tel attachement de la part des Russes tant à cause de sa vénérable antiquité qu'à cause des services précieux qu'il leur a rendus et leur rend encore, respectons-le sincèrement car il le mérite. Mais, d'autre part, puisque le rite latin ne nous est pas moins cher à nous-mêmes et par la haute antiquité dont il se réclame et par son incorporation à notre mentalité religieuse, gardons-en fidèlement le culte; son ordonnance qui frappe peut-être moins les regards et sa forme quelque peu réduite pour être plus facilement accessible ne laissent pas de nourrir les âmes de la sève spirituelle et de contribuer à la perpétuation de la foi. Puisqu'enfin, les Russes professent pour leur rite une affection exagérée et pour le nôtre un éloignement plus national et plus politique que religieux, évitons nous-mêmes ce défaut à leur endroit; ne restreignons pas au rite latin la possibilité de vie chrétienne, et que le véritable esprit de religion nous inspire dans nos dires, nos appréciations et nos jugements sur les rites orientaux.

Ces rites d'Orient détiennent des droits à notre souverain respect et ce respect peut contribuer grandement à l'œuvre de l'Union des Eglises. Ils ont droit à notre respect parce que l'Orient nous a dotés des « premières formules de prière, des premiers rites essentiels du culte eucharistique, des premières fêtes dominicales et de presque tout le cycle des fêtes mariales; c'est une langue orientale, la langue grecque que l'Eglise romaine parla d'abord à Dieu dans ses offices ». Ils ont droit à notre respect parce qu'ils sont égaux au nôtre en légitimité, en capacité de sanctification. Les saints Cyrille et Méthode, initiateurs du rite slave, ont souffert de diverses manières pour que l'immense agglomération slave puisse prier dans une langue qui lui fut familière, et si les Russes semblent oublier qu'ils doivent leur rite particulier à la clairvoyance des papes qui ont soutenu et approuvé la généreuse initiative des deux apôtres byzantins au temps de Photius, n'oublions pas, quant à nous, que ce rite est l'œuvre de deux saints catholiques. Ces rites ont droit à notre respect parce qu'une longue lignée de papes nous en a donné le commandement formel.

Ce respect cependant que nous devons à tous les rites diffère considérablement de celui que nous devons aux définitions dogmatiques, et c'est ici que l'éducation plus rituelle que théologique des orthodoxes aurait besoin de s'élargir à son tour. L'Eglise romaine, avec son sens très avisé et très chrétien, distingue entre l'accessoire et l'essentiel, entre le secondaire et le principal, et si elle maintient jalousement dans tous les rites quels qu'ils soient les prières, les formules, les gestes de teneur dogmatique, elle n'hésite pas à modifier, selon les nécessités et sans sortir des cadres de la tradition, certains plus du vêtement liturgique. Car, enfin, ni la liturgie slave ni la liturgie latine ni aucune autre n'a été instituée directement par Jésus-Christ et s'il est un reproche fréquent que Jésus-Christ ait adressé aux Juifs les plus orthodoxes de son temps, c'est juste-

ment celui de n'être que des ritualistes, de s'en tenir trop uniquement aux observances littérales. Les dissidents s'insurgent donc à tort contre toute modification dans la liturgie, car cette liturgie n'est pas sortie toute faite du cerveau des apôtres, elle s'est constituée lentement, pendant plusieurs siècles au cours desquels on a donc pu ajouter ou retrancher sans changer la substance centrale. La tradition telle que la conçoivent les orthodoxes s'arrête aux premiers Pères de l'Eglise et aux premiers Conciles; mais quel est donc le Concile ou le Père qui a clôturé la tradition: l'essence de la tradition c'est, au contraire, de se perpétuer en vivant; les anciens ne sont pas nés anciens, ils le sont devenus, et le nombre de ces anciens n'a été fixé par personne.

Donc, en ce qui concerne les situations acquises, l'intégrité essentielle du rite byzantin n'est pas compromise parce que certains groupements catholiques de ce rite en ont modifié quelques détails secondaires, comme c'est le cas des italo-grecs, des melkites, des roumains de Transylvanie et des ruthènes de Galicie; chez les Russes eux-mêmes la réforme nikonienn n'a-t-elle pas porté sur des détails analogues; les Russes qui ne croient pas à l'immobilité liturgique ne voudront certainement pas nous l'imposer comme un dogme de foi définie.

Quant aux institutions ou tentatives nouvelles destinées à collaborer à l'œuvre de l'Union par l'adoption des liturgies orientales, on se demandera peut-être s'il convient qu'elles suivent le rite byzantin mitigé, tel qu'il est en usage parmi quelques groupements catholiques ou qu'elles l'acceptent dans sa teneur traditionnelle, tel que le pratiquent les orthodoxes. Les directives romaines, depuis que la question se pose, recommandent le maintien du rite byzantin intégral. Telle est notamment la pensée de la *S. Congrégation pro Ecclesia orientali* dans sa réponse au métropolitain de Galicie Mgr Szeptycky. Elle approuve hautement en mai 1923 son projet actuellement réalisé de recourir à l'ordre bénédictin pour former des « moines studistes » et elle demande que ces moines « observent dans toute son intégralité le rite byzantin et éliminent toutes les altérations ou innovations qui se sont introduites dans le rite en usage chez les Ruthènes ». Nous croyons, pour notre humble part, que c'est là une condition capitale du succès. Le meilleur moyen de prouver aux orthodoxes que nous respectons leur rite n'est-il pas de l'accepter à titre de parité franche et loyale avec le rite latin.

Cette méthode, du reste, ne sera pas nouvelle; elle a été tentée voici plus de trente ans par des religieux français de différentes congrégations; et pour parler de ceux que nous connaissons plus particulièrement, elle a été suivie par des assumptionnistes qui, sur le désir de Léon XIII, ont embrassé les rites grec ou slave sans aucune modification, à Constantinople et en Bulgarie. Il ne nous appartient pas de dire ici si leur entreprise méritoire a donné ou non tous les fruits attendus, mais du moins c'est de cette école, c'est de cet « atelier » de byzantinisme que sont sortis des travaux tels que celui du R. P. Janin, sur les *Eglises orientales et les rites orientaux* (1), le seul de cette nature jusqu'à ce jour, tels que la *Théologie orthodoxe*, éditée en ce moment par le R. P. Jugie (2). Et c'est pour avoir subi de bonne heure l'influence de cette école qu'il nous est possible aujourd'hui de parler en témoin aimant des liturgies orientales.

Puisque nos églises latines sont généralement tournées vers l'Orient, que ce symbole devienne une réalité, que nos cœurs aussi se tournent vers ce peuple russe qui prie comme nous dans un rite séculaire. Dans la messe slave, après la fraction du pain consacré, le diacre verse un peu d'eau chaude dans le calice tandis que le prêtre prononce la prière suivante: « Bénie soit la ferveur que les saints portent dans leur cœur, en tout temps, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles », prière que le diacre achève en disant: « C'est l'action du Saint-Esprit qui éveille la chaleur de la foi dans les âmes. »

Puisque cette chaleur fervente avoir été allumée dans nos âmes pendant cette semaine d'Union et nous aider à ne faire qu'un dès maintenant avec nos frères russes, dans la communion eucharistique, en attendant le lever d'aube de la communion universelle. Les poseurs de jalons ne le verront pas, mais ils pourront mourir contents après en avoir entrevu les lueurs lointaines aux confins de l'horizon terrestre et surnaturel.

A. MANIGLIER.
Assumptionniste

- (1) Paris. Bonne Presse.
(2) En préparation chez Letouzey.

CHRONIQUE NOTARIALE

Etude de M^e Maurice HONNORÉ,
105, rue Royale Sainte-Marie, Schaerbeek.
Téléphone 541,37

A VENDRE de gré à gré
Belle Maison

pouvant convenir à tous usages (Commerce) sise
55, rue Veydt, avec entrée cochère, confort moder-

ne, jardin, passage couvert, vers bâtiment de der-
rière à étage muni du chauffage. Grandes caves, 48
cases à vin. Contenance 2 ares 80 cent. Façade :
8 m. 10. Libre trois mois après vente. Visible :
Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 à 11 h. 30 avec
permis à prendre en l'étude du notaire Honoré.

Étude de M^e LAURENT, notaire à Beauraing.

A vendre à Waulsort,
MAGNIFIQUE VILLA
à front de Meuse
UNE FERME-PLAISANCE
avec grand terrain
Renseignements en l'étude.



**COMPTOIR
D'OPTIQUE**

Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide
et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE

Décoration 

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCCO.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

ORFÈVRERIE

Christofle

ORFÈVRERIE. ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRERIE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies
— Téléphone 177.87 —

POUR LE NETTOYAGE
DE VOS APPARTEMENTS! *Employez*

L'électro MARELLI
Aspirateur

à roulements à billes
Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS
BROCHURE ET
DÉMONSTRATION
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU
14, rue Saint-Christophe
BRUXELLES

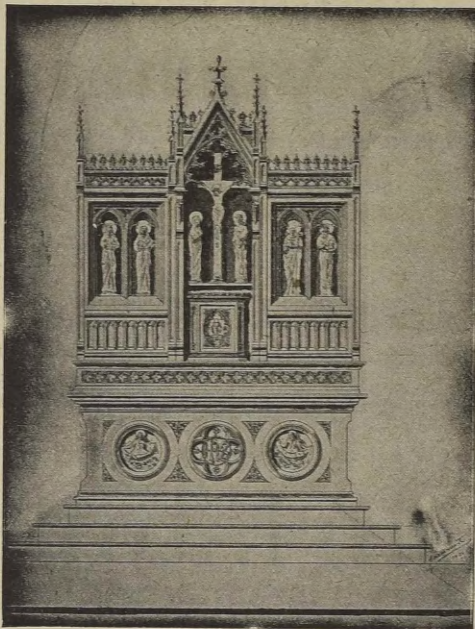
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3,000,000 DE FRANCS



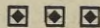
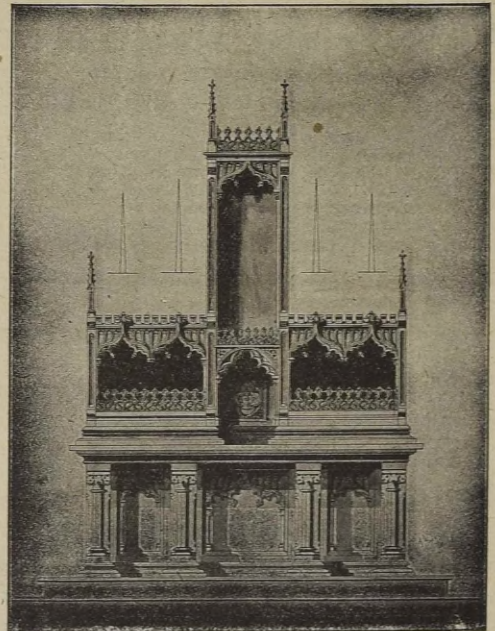
Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
 MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
 --- PEINTURES RELIGIEUSES ---
 TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
 STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
 EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
 Gratis sur demande



ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
 FOURNITURES COMPLÈTES
 pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX
 15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre
 BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
 Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Sainctelette, 26, Mo-
lenbeek.

Rue des Tongres, 60 - 62,
Etterbeek.
Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◊



◊
Faces à main
Articles de luxe
et
ordinaires
◊

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :
Longue rue Neuve, 107-111
ANVERS

Succursale :
Rue Théophile Roucourt, 2
BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE PAREIN** P. B. P.

◆◆◆ CARRELAGES ◆◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
B 15911

BRUXELLES

Téléphone
B 15911

◆◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆◆

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —
Gants. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée
en 1873 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs****François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Lui : Poly, Poly.
Perroquet : Flor,
Flor,
Elle : Que dit-il?
Lui : En se mirant
il dit : Poliflor,
l'encaustique ex-
cellent que nous
employons tou-
jours p^r nos par-
quets et meubles.

Fabriqué par :
THE NUGGET POLISH C^o
of Belgium

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défont à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS